

Médecine infantile, ou conseils à mon gendre et aux jeunes médecins. Sur cette partie de l'art de guérir / [Jean-Marie Caillau].

Contributors

Caillau, Jean-Marie, 1765-1820.

Publication/Creation

Bordeaux : Lawalle, 1819.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/pmst8ydk>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

MEDECINE

INFANTILE;

PAR M. LE DOCTEUR J.-M. CAILLAU.

~~~~~

*Intelligit et pauca.*

L

A BORDEAUX,

Chez LAVALLE jeune et neveu, Imprimeurs de la Société  
Royale de Médecine, allées de Tourny, n°. 20.

—  
1819.



14

16486/B

J. xxxviii.

19/c

# MÉDECINE

INFANTILE.





Digitized by the Internet Archive  
in 2017 with funding from  
Wellcome Library

55350

# MÉDECINE INFANTILE,

OU

## CONSEILS A MON GENDRE

ET

AUX JEUNES MÉDECINS,

SUR CETTE PARTIE DE L'ART DE GUÉRIR;

PAR J.-M. CAILLAU,

*Médecin-adjoint de l'hôpital Saint-André, Professeur des  
maladies des enfans, et Directeur de l'École royale de  
médecine de Bordeaux.*

---

*A vos soins éclairés la nature confie  
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.*

SAINT-LAMBERT.

---

A BORDEAUX,

Chez LAWALLE jeune et neveu, Imprimeurs de la Société  
Royale de Médecine, allées de Tourny, n°. 20.

---

1819.



~~~~~

Conditum enim illud opusculum, ut, auditis doctorum sententiis, idipsum accuratius recoquamus, elaboremus, perpoliamus; non subito, nempè hodiè languesco: sic Appelles post tabulam latitans, exceptis spectatorum judiciis, mirabilem illam Veneris speciem perfecit. Sic scientiarum et artium documenta, doctorum et artificum dissidiis semper creverunt.

HUCHERUS BELLOVACUS universitatis medicinæ Monspel.
Cancellarius: de Morbis Infant. in præfat.

~~~~~

A BORDEAUX,

~~~~~

Chez LAVALLEE jeune et ancien, Imprimeur de la Faculté
Royale de Médecine, allée de Tourny, n. 22.



INTRODUCTION.

JEUNES MÉDECINS,

MON CHER FILS,

La médecine est sans contredit le plus difficile et le plus noble de tous les arts, puisqu'il est obligé, pour parvenir à son but, d'interroger toutes les puissances, tous les règnes de la nature, et qu'il a pour objet spécial la conservation de l'espèce humaine dans ses sujets les plus faibles et les plus intéressans. On est depuis long-temps habitué à le diviser en trois branches, qui se divisent à leur tour en ramifications diverses. L'homme, dont la vie est si courte et si indigente, ne peut étudier une à une toutes les parties de ce grand arbre : il peut encore moins en approfondir tous les ramuscules. L'histoire naturelle, qui embrasse la médecine dans son ensemble, est trop vaste ; les détails en sont trop immenses pour notre faiblesse et la rapidité de notre séjour ici-bas. La vanité peut nous donner des avis contraires, et nous faire commettre des erreurs funestes à l'humanité ; car elle est comme la faim, *une mauvaise conseillère* (1). Le fameux *Lyonnet* employa, je crois, quarante ans à étudier l'anatomie d'un insecte, de la chenille qui ronge le bois du saule. Bernardin-de-Saint-

Male suada fames. VIRG.

Pierre, dont les études et le génie instruisent l'homme, et le consolent tout à la fois, s'exprime de la manière suivante : « La nature est infiniment étendue, et je suis un homme très-borné. Non-seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite plante, est au-dessus de mes forces ».

Convaincu de bonne heure de la vérité de cette assertion, je choisis, dans la médecine en général, une branche dont l'étude convenait à mes goûts, et dans cette branche même, un petit ramuscule : je veux dire l'examen attentif, l'observation exacte de tout ce qui constitue ce que j'appelle la *Médecine infantile*. Elle embrasse dans son étendue le système physique et moral de l'enfance ; la constitution qui distingue le premier âge de la vie ; l'esprit des lois qui la gouvernent ; son éducation physique et médicinale ; les maladies nombreuses qui l'affligent ; son hygiène particulière, et la thérapeutique qui lui convient : étude intéressante aux yeux de la sagesse et de la saine philosophie ! Elle fit autrefois le charme de ma jeunesse et de l'âge qui lui succède avec tant de rapidité. Elle fait encore aujourd'hui la consolation de mes vieux jours, dans un moment où un mal cruel, la goutte avec tout le cortège qui l'entoure, me fait éprouver (l'expression n'est pas trop forte) ses mordantes atteintes. J'ai un plaisir extrême à recueillir les résultats de mes observations faites avec soin pendant près de trente ans. Ce travail me rappelle d'heureux jours ; des mères de famille intéressantes par leurs vertus ; des enfans

bien chers à mon cœur ; leur reconnaissance et le peu de bien surtout que j'ai pu faire. Ce tableau que mon imagination embellit encore , se présente quelquefois à mon esprit ; il le soutient et le fortifie contre les maux qui m'affligent ; et c'est ainsi que les doux souvenirs du passé effacent à mes yeux les teintes bien rembrunies du présent.

Vous avez depuis un an formé le projet d'entrer dans la carrière que je viens de parcourir , je ne dirai point avec gloire , mais du moins avec zèle et peut-être quelques succès. J'approuve cette entreprise.

Les jeunes médecins , couverts encore de la noble poussière de l'école , sont effervescens de zèle et pleins d'ardeur pour la consommation et le complément de leurs études , surtout , lorsque la nature les a doués d'un véritable talent, ou qu'elle a placé au fond de leur ame le germe d'un génie qui doit un jour se développer (1). Le temple d'Esculape s'ouvre tout entier devant eux : ils contemplent avec ravissement, au fond du sanctuaire, cet arbre immense, ses diverses ramifications, ses branches, ses rameaux et ses ramuscules, qui sont, comme l'a dit *Nenter* dans un opuscule charmant, le symbole et l'emblème de la médecine, et de toutes les parties qui la composent (2). Malheur à eux, lorsque séduits par de trompeuses amorces, ils veu-

(1) *Cicéron, pro Arch.*

(2) *De arbore immensâ quæ est verum medicinæ emblemata, auct. Nentero.* Ce médecin, disciple de Stalh, était plein d'esprit et d'imagination, comme on peut le voir dans l'ouvrage que je viens de citer, et dans son histoire allégorique de la médecine.

lent étudier et approfondir ce grand arbre dans toute sa circonférence, depuis le sommet jusques aux racines, pour se vanter d'être botanistes, minéralogistes, chimistes, métaphysiciens, astronomes, archéologues, etc., etc., etc., et ressembler ainsi à ce fameux chrysologue de J.-B. Rousseau, lequel était tout et n'était rien. Vous, jeunes confrères, soyez plus sages et plus raisonnables. Puisque vous voulez pratiquer la Médecine infantile, jetez de bonne heure les fondemens d'un bon ouvrage, qui manque à l'art de guérir : le système physique et moral de l'enfance et de la jeunesse. Concentrez toutes vos études autour de ce texte heureux, que vous pourrez un jour illustrer d'un savant commentaire. Effleurez les sciences accessoires de la médecine; cultivez à fond tout ce qui regarde le but essentiel que la médecine clinique se propose.

C'est pour vous guider dans cette carrière que je trace en ce moment cet aperçu rapide, ces premières lignes de la Médecine infantile. Je ferai usage du style aphoristique, dont je devrais m'abstenir, puisqu'il appartient à Hippocrate, c'est-à-dire au plus beau génie qui ait jamais existé sur la terre. Je me sers de ce genre d'écrire, non par vanité, mais par nécessité : le temps et les forces me manquent pour donner à mon ouvrage l'étendue que le sujet réclame; du reste, ce style sentencieux force un écrivain à repousser des détails souvent superflus, à viser au *maximum* des pensées; il engage le lecteur, il l'oblige même au travail, à se replier sur lui-même, et à se donner cette

constance nécessaire pour la poursuite de ses méditations et de ses recherches. Un jour, peut-être, lorsque le temps et la pratique auront mûri vos connaissances et vos talens, ferez-vous le commentaire de mon opuscule imparfait.

Lecteurs bénévoles, j'ai besoin d'une grande indulgence : j'ai composé ce mémoire au milieu des plus vives souffrances du corps et de grandes agitations de l'esprit. Je le répète, qu'on ne s'attende point à trouver ici ces développemens qu'un long ouvrage exige, et qui sont nécessaires dans un traité complet. Il ne serait pas juste de me demander plus que je ne promets. Je donne des conseils et des préceptes que je crois utiles : j'indique les matières qu'il faut approfondir, les sources abondantes où les jeunes médecins doivent puiser. Barthez, que j'aime à citer, est aussi pour moi une autorité respectable. Je ne chercherai point, dit-il (1), à épuiser tous les faits qui sont relatifs à mes assertions ; je me proposerai plutôt d'imiter la manière d'Hippocrate, que Vallesius a très-bien saisie. Elle consiste à n'omettre aucune des parties utiles à son sujet, mais à ne point suivre chaque partie jusqu'aux moindres détails ; à exposer seulement les choses les plus intéressantes qu'on peut offrir à considérer dans chaque objet, et à en laisser suppléer beaucoup d'autres analogues, qui sont d'une moindre importance. J'ai tâché d'exécuter ce précepte aussi bien qu'il m'a été possible ; c'est à ceux pour qui j'écris à méditer et à comprendre. *Intelligentibus pauca.*

(1) Discours préliminaire des nouveaux élémens de la science de l'homme.

Je ne veux point terminer cette introduction sans adresser mes remerciemens au respectable M. Lamothe, qui a eu la bonté de me fournir de temps en temps des notes fort intéressantes. Son portefeuille, à cet égard, est un véritable trésor (1). Je dois exprimer aussi mes sentimens de gratitude pour mon collègue M. de Saincrie, qui, plus d'une fois, m'a encouragé et soutenu dans ce travail, lorsque les mains paternelles étaient prêtes à tomber (2). Il a fait plus encore : à sa prière, un jeune étudiant en médecine, M. Daupès, est venu pendant près de deux mois écrire sous ma dictée toutes les parties de cet ouvrage. Je n'oublierai jamais, ni son exactitude ni sa complaisance ; puisse-t-il conserver toujours ces sentimens honnêtes et généreux ! Que surtout il ne cherche pas à imiter cette jeunesse inconsidérée qui se fait aujourd'hui un jeu de l'ingratitude et de l'oubli de toutes les convenances sociales ! Se croyant assez riche de son propre fonds, elle dédaigne les conseils de l'expérience, méprise la vieillesse, et ose plus d'une fois mentir devant ses cheveux blancs.

Bordeaux, le 1^{er}. Septembre 1819.

J.-M. CAILLAU.

(1) M. le docteur Lamothe n'a jamais lu un livre sans prendre une note : il y a plus de soixante ans qu'il collige ainsi. Tous les médecins devraient imiter cet exemple.

(2) *Bis patriæ cecidere manus*, a dit Virgile, en parlant, je crois, de Dédale.

MÉDECINE INFANTILE.

SECTION PREMIÈRE.

Histoire de la Médecine Infantile.

Je me garderai bien de vous donner ici le catalogue complet des ouvrages écrits sur l'enfance. Ce travail, tout à la fois médical et bibliographique, est immense : sur l'histoire seule de la petite vérole et du traitement qui lui convient, ainsi que sur les écrits pour ou contre l'inoculation, nous possédons plus de quinze cents ouvrages, grands ou petits, bons ou mauvais. Mon objet n'est pas uniquement de faire ici une liste des auteurs, mais de tracer, autant qu'il sera en moi, la marche et les progrès de l'art sur cette matière importante. Ce n'est pas le nombre des écrivains qui doit beaucoup nous intéresser, mais seulement ce que chacun a ajouté aux travaux de ses prédécesseurs, et les nouveaux traits de lumière que leurs écrits ont jetés sur la science de l'homme considéré dans son berceau.

L'érudition est d'une nécessité indispensable pour le médecin praticien ; c'est un flambeau dont il a besoin à chaque pas dans la route qu'il doit parcourir ; mais il faut à cet égard user d'une grande *sobriété*, si je puis me servir de cette expression. Je ne m'enquiers point, dit Montaigne, quel est le plus savant, mais le mieux savant. Voilà, si je ne me trompe, la voie tracée en deux mots pour éviter deux excès également ridicules concernant l'érudition que vous devez acquérir dans notre art.

Un chirurgien qui n'est plus, disait souvent à ses élèves : Mes amis, n'ouvrez jamais un seul livre : toutes ces productions imprimées ne servent à rien : l'étude du grec et du latin vous est entièrement inutile. Quel langage dans la bouche d'un professeur qui, quelques instans après, citait et la grande physiologie de Haller, qu'il appelait toujours M. le baron, et le fameux ouvrage de Morgagni, sur le siège et les causes des maladies, productions immortelles, écrites dans une langue dont il ignorait les premiers élémens ! D'autres, non moins déraisonnables, vous défendent de rappeler dans vos écrits le nom d'un auteur célèbre, et de confirmer ou de sanctionner, pour mieux dire, vos propres observations par celles de vos prédécesseurs. Ils prétendent rejeter toutes les autorités respectables, et tirer tout de leur propre fonds. *Ils ont vu, ils ont observé*, ils se citent eux-mêmes avec complaisance, et sourient de pitié lorsqu'un jeune médecin s'appuie sur Hippocrate, sur Galien, ou sur quelques-uns de nos plus illustres modernes. Misérables contradictions de l'esprit humain, qui prennent toujours leur source dans une vanité mal entendue et une ignorance présomptueuse. Laissez dire les sots ; le savoir a son prix, et la science son avantage. Cultivez l'érudition, cette vraie érudition, que le savant et infortuné Zimmerman a si bien distinguée de la fausse, dans son traité de l'expérience en médecine, ouvrage incomparable, que tous les praticiens devraient savoir par cœur. Le chapitre que je vous indique vous instruira cent fois mieux que tous mes conseils.

Par un esprit d'ordre et de méthode, pour avoir toujours dans la main le fil d'Ariane, si nécessaire dans l'investigation de la science la moins exacte, je diviserai l'histoire de la *Médecine infantile* en plusieurs périodes distinctes, depuis le fondateur de notre art jusqu'à nos jours :

ÉPOQUE PREMIÈRE,

HIPPOCRATE ET GALIEN.

ÉPOQUE SECONDE,

MERCURIALIS ET HARRIS.

ÉPOQUE TROISIÈME,

ROSEN ET UNDERWOOD.

ÉPOQUE QUATRIÈME,

DÉSESSARTZ ET BAUMES.

ÉPOQUE CINQUIÈME,

JENNER ET PEARSON.

ÉPOQUE SIXIÈME,

Le Concours sur le Croup :

MM. JURINE DE GENÈVE, ET ALBERS DE BRÈME.

Ces six époques peuvent servir à composer le tableau de l'histoire intéressante dont il est ici question. Il serait aisé sans doute de faire sur ce sujet un livre volumineux ; mais j'ai promis de ne saisir que les grands traits, et je veux tenir parole. Vos études et vos recherches rempliront le cadre que j'offre à votre méditation : vous acheverez l'esquisse rapide que je trace. Les auteurs que j'assigne à chaque période, ne sont pas les seuls qui aient beaucoup fait pour la Médecine infantile ; il en existe un grand nombre d'autres, recommandables à plus d'un titre, et dont les ouvrages méritent d'être lus et médités avec soin. J'en indiquerai plusieurs dans le cours de ce mémoire.

C'est à Hippocrate que nous devons la meilleure division des maladies des enfans. Vous la trouverez dans ses aphorismes. Les autres écrits de ce grand homme présentent des

sentences éparses, qu'il vous faudra recueillir avec soin. Il traça d'une main habile les affections de tous les âges; et l'on voit, avec une surprise mêlée d'admiration, qu'à l'époque où il vivait, les médecins avaient déjà un grand nombre d'observations importantes sur la matière dont il s'agit ici. J'aurai occasion de vous offrir à cet égard, dans le courant de ce travail, quelques-unes de ses réflexions, qui servent encore à guider le praticien dans le traitement des maladies des enfans.

Galien, le célèbre Galien, dont les productions sont immenses, nous a aussi laissé des vues précieuses, répandues çà et là dans ses volumineux écrits, et notamment dans son art de conserver la santé, *de arte sanitatis tuendæ* : livre excellent, mine féconde, dans lesquels plusieurs auteurs de traités modernes sur l'hygiène, ont largement puisé sans trop s'en vanter à leurs lecteurs. Le médecin de Pergame est sans contredit un des beaux génies de l'antiquité. Quelques demi-savans de nos jours affectent de le mépriser sans trop savoir pourquoi. Ils ont seulement entendu dire que Galien était l'inventeur de quatre facultés, qui ont tant fait de bruit dans le monde médical, et de quatre humeurs cardinales. Ils ignorent que le système qui constitue le galénisme, dont il ne faut pas être assurément l'admirateur outré, est un véritable chef-d'œuvre, composé de pièces bien assorties, qui fait, pour ce qui regarde le talent de l'invention, le plus grand honneur à l'esprit humain. Ce médecin illustre a exercé pendant quinze cents ans un empire tout-puissant sur la théorie et la pratique médicales; et malgré les coups terribles portés au galénisme par un grand nombre de solidistes, cette influence dure encore : ce qui n'arrivera certes jamais à un homme d'un talent ordinaire.

Pour ce qui concerne notre sujet, Galien connaissait

parfaitement bien une force particulière, dont le premier âge a besoin pour le développement des diverses parties qui constituent son économie : je veux dire cette force d'expansibilité, dont je parlerai plus au long dans le second paragraphe de ce mémoire.

Après plusieurs siècles d'ignorance, de superstition et de barbarie, qui couvrirent l'Europe entière de ténèbres, l'aurore de plus beaux jours reparut enfin : les sciences et les lettres furent cultivées avec le plus grand succès et des résultats admirables. Le génie brilla d'un nouvel éclat, et les mines riches et fécondes de la Grèce et de Rome, remuées dans tous les sens, élaborées, si je puis ainsi dire, avec une ardeur universelle, devinrent des sources qui fertilisèrent toutes les autres sciences.

Mercurialis brille en Italie : son siècle était celui de l'érudition. Il publie son fameux traité de la gymnastique des anciens, et quelque temps après, un ouvrage en latin *sur les maladies des enfans*. Ce dernier écrit renferme des vues utiles dont nous pouvons profiter sur les aphtes et la dentition. Harris, en Angleterre, change jusqu'à un certain point la théorie et le mode de traitement dans la Médecine infantile; il fait paraître son traité *des maladies aiguës des enfans*, dans lequel il propose les absorbans comme un médicament presque unique pour combattre les affections malades du premier âge. Il ne voit dans l'enfance qu'humeurs visqueuses, âcres et surtout aigres. Il met en vogue les poudres absorbantes, dont on a fait depuis un si grand usage et souvent aussi un trop grand abus.

Dans les âges qui suivirent, la science, dont il s'agit ici, fut cultivée avec plus de succès encore, offrit un genre d'utilité plus remarquable et une philosophie plus digne de nos éloges. Le premier âge de la vie, sa constitution toute entière furent examinés avec plus de soin. Underwood à Lon-

dres, et Rosen en Suède, firent paraître des traités sur les maladies des enfans, ouvrages excellens, que vous devez lire et méditer avec une attention toute particulière.

Les richesses se multiplient de jour en jour dans la *Médecine infantile*. Le docteur Désessartz, praticien sage et habile, s'occupe pendant cinquante ans des maladies de l'enfance; il publie alors la seconde édition de son livre qui a pour titre : *Traité de l'éducation corporelle des enfans en bas âge*, livre remarquable par des vues judicieuses et les préceptes les plus sages. Le professeur Baumes se distingue aussi dans la carrière que nous parcourons. Vous lirez avec fruit ses mémoires sur *l'ictère des nouveaux-nés*, sur *les scrophules*, sur *la dentition*, et plusieurs autres publiés avant sa fameuse nosologie, qui fit tant de bruit dans le monde médical.

La petite vérole faisait un grand nombre de victimes dans l'ancien et le nouveau monde. L'inoculation arrêtait ses ravages, sans doute; et, comme l'a dit un de ses plus ardens défenseurs, elle ne faisait que décimer lorsque la variole millésimait. La Providence et non le hasard, vint au secours de l'espèce humaine contre un fléau dévastateur. Jenner découvre, dans le comté de Gloucester, que le virus vaccin est un sûr préservatif de la petite vérole. Il fait en secret de nombreux essais, qu'il communique à quelques-uns de ses collègues. Enfin, certain de ce qu'il va avancer, il publie ses observations. L'Europe entière est étonnée : les uns adoptent, les autres rejettent l'inoculation Jennérienne. Cependant, les expériences se multiplient : la France surtout se plaît à propager la découverte, et à servir sans jalousie la gloire du médecin anglais. Le parlement de la Grande-Bretagne accorde à Jenner une récompense digne d'un grand peuple. Les adversaires de la vaccine sont réduits au silence; et nous pouvons dire

avec juste raison que si le temps, qui met tout à sa place, les hommes et les choses, confirme et sanctionne les faits avancés par les partisans de la vaccine, le nom de Jenner doit être à jamais illustre dans les annales de notre art.

L'année 1807 fut une époque brillante pour la *Médecine infantile*. Le Gouvernement français fit ouvrir un grand concours pour connaître la nature d'une maladie funeste dans son principe, plus funeste encore dans sa terminaison : c'est du Croup que je veux parler. Un savant programme fut publié, dans lequel la Faculté de médecine de Paris, d'après les ordres du Ministre de l'Intérieur, demandait un mémoire qui déterminât l'origine, la nature, les signes, les différences, les causes de cette affection, et le traitement qui lui convient, avec la promesse d'une grande récompense nationale. Près de cent concurrens entrèrent dans cette lice, où la gloire les attendait. Vous pouvez lire tous les détails de ce concours célèbre, dans l'excellent rapport publié, en 1813, par le docteur Royer Collard. Une Commission composée de douze médecins, au nombre desquels étaient MM. Corvisart, Hallé, Portal, Désessartz, Chaussier, etc., jugea les mémoires envoyés par les médecins nationaux et étrangers. Le prix fut partagé entre MM. Jurine et Albers : une mention honorable fut accordée à M. Vieusseux de Genève, au Docteur Caillau de Bordeaux, et à M. Double, Médecin à Paris.

Toutes les richesses qui composent l'histoire que je trace à grands traits sont considérables sans doute : ce ne sont point les seuls trésors que nous puissions recueillir sur une seule branche, sur un simple rameau de la *Médecine infantile*. J'ai promis d'être court et de ne pas faire un livre. J'ai regret de ne pouvoir ici signaler à votre reconnaissance un grand nombre d'auteurs estimables, qui ont consacré leurs veilles et leurs talens à perfectionner la science médi-

cale qui nous occupe. Tels sont MM. Louis Valentin, Alphonse-Leroi, Ballexserd, Raulin, Bret, Franck, Plenck, Hamilton, Mayow, Home, Millar, Levret, Balme, Andry, Camper, Michaëlis, Saucerote, etc., etc. Je me réserve de vous les faire connaître avec une courte notice sur leurs écrits, dans la Bibliothèque médicale infantile, que je placerai dans le dernier paragraphe de cet ouvrage.

SECTION DEUXIÈME.

Considérations anatomiques et physiologiques sur le premier âge de la vie.

C'EST ici que commence véritablement l'étude de la Médecine infantile. Vous ne pouvez pas espérer de traiter avec succès les maladies des enfans, si vous n'avez appris à connaître la constitution, le système physique de l'enfance, l'ensemble des lois qui la gouvernent jusqu'à la fin du troisième septénaire. Pour ne point bâtir l'édifice sur le sable mobile des hypothèses, il faut en établir les bases sur une science qui n'égare point, sur des faits sanctionnés par l'expérience et l'observation. Vous les trouverez dans l'anatomie et la physiologie, qui seront toujours pour le praticien la source du vrai savoir dans notre art.

Aussitôt que l'enfant est né, l'air qui l'environne de toutes parts, occasionne une impression subite sur la glotte, la trachée artère, et toutes les vésicules pulmonaires; le diaphragme est mis en action : les oscillations de la vie commencent : l'inspiration et l'expiration ont lieu : elles constituent l'acte respiratoire : l'enfant vit; il a pris place parmi l'espèce humaine.

Vous devez étudier avec soin cette première respiration du nouveau-né, et la dégager dans vos recherches de tous les systèmes dont on l'obscurcit : c'est un acte bien simple; pourquoi chercher à le compliquer? Laissez Haller, Hamburger, Lamure, Veibrecht, et plusieurs autres savans physiologistes, disputer longuement sur ce mouvement alter-

natif de la poitrine. Vous, sachez apprécier, pour la pratique, l'influence de la respiration, sur l'action du cerveau et sur l'appareil circulatoire, ainsi que sur les diverses lésions qui la rendent pénible dans plusieurs circonstances pathologiques de la vie de l'enfant; dans une dentition difficile, par exemple; dans la rétropulsion de quelques exanthèmes; dans quelques cas d'hydrocéphale interne commençante; dans les chûtes sur le derrière de la tête, et lorsqu'un accroissement trop rapide porte son impression funeste sur le système nerveux et sur le poumon. Formez de tous ces détails précieux et de beaucoup d'autres, que je ne puis noter à présent, une séméiotique infantile pour votre usage. Un grand nombre de phénomènes reste encore à découvrir sur la respiration : la nature n'a point voulu soulever tout-à-fait le voile qui couvre les mystères de la vie animale. Il est bon qu'il y ait des mystères autour de nous : l'activité de l'homme est ainsi toujours exercée. Cette ignorance, d'ailleurs, dont on s'indigne vainement, est, selon moi, un grand bienfait; car si nous savions tout ici-bas, les idées sublimes et consolantes que fait naître la contemplation d'une économie future, n'auraient plus aucun charme pour nous.

L'un des plus grands écrivains de l'antiquité, Pline le naturaliste, s'est écrié avec l'accent de Timon le misanthrope : « L'homme est le seul qu'au jour de sa naissance » la nature jette nu sur la terre nue... ». Le voilà donc étendu pieds et mains liés, ce futur dominateur de tous les autres animaux ! Il pleure ! Des supplices commencent sa vie, et tout son crime est d'être né ». (1) Il serait aisé

(1) *Hominem tantum nudum et in nudâ humo, natali die abjecit ad vagitus statim et ploratum.... Itaque jacet, manibus, pedibusque devinctis, flens, animal cæteris imperaturum : et à suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natus est. Hist. nat. De homine.*

de répondre à cette éloquente diatribe, dont je supprime d'ailleurs plusieurs traits qui la rendent plus forte encore. Sans doute, l'enfant sort nu du sein maternel ; il pleure, il crie le jour de sa naissance ; mais ces cris et ces pleurs ne sont point l'expression d'une douleur bien vive ; cet être précieux n'est-il pas d'ailleurs, aussitôt qu'il respire, reçu par une famille entière qui l'attendait avec impatience ? N'est-il pas entouré de la sollicitude paternelle ? La plus douce des incubations le réchauffe sur le sein maternel ; tout ce qui l'entoure s'empresse à protéger sa faiblesse. Tous ces maux, dont Plin se plaît à faire une peinture terrible, disparaissent facilement ; la plupart ne sont point l'ouvrage de la nature, c'est la société corrompue qui les engendre : il ne faut pas sans raison calomnier la Providence.

Les considérations que je vous ai promises sur le premier âge de la vie, ne se terminent point à ce que je viens de dire. Vous vous occuperez encore de la diminution du foie, du thymus et des capsules, que les anciens appelaient atrabilaires, reins succenturiens, glandes rénales des modernes. Cet examen mérite toute votre attention ; la nature ne fait rien en vain : le foie, par exemple, qui est toujours d'un volume considérable chez l'enfant qui vient de naître, perd peu à peu de ses dimensions extraordinaires : l'anatomiste hollandais Spigelle a fait à cet égard d'utiles réflexions pour la pratique ; et j'ai consigné les miennes sur le même sujet dans un Mémoire sur l'ictère des nouveaux-nés, qui provient si souvent d'une constriction spasmodique de quelque partie du canal cholédoque et du système hépatique. J'ai plus d'une fois observé que cette grosseur du foie était, pour ainsi dire, stationnaire ; qu'elle diminuait avec trop de rapidité ou trop de lenteur : plusieurs accidens graves survenaient alors, tels que des

convulsions plus ou moins fortes, des cris particuliers à la colique des nouveaux-nés, une rétention méconiale, et une absence totale du sommeil; ce qui est un grand mal dans les premiers jours de la naissance. Vos recherches anatomiques et physiologiques sur cette matière importante vous conduiront, j'en suis certain, à des découvertes précieuses pour la thérapeutique infantile, seul objet final de vos études en ce moment.

Chaque âge a sa constitution, son tempérament, ses humeurs, son port, sa physionomie, ses passions, ses espérances, ses plaisirs et ses peines. Vous connaissez les traits heureux dont Horace s'est servi pour composer le tableau de la vie humaine : *Mutatur in horas : cereus in viciū flecti : tandem custode remoto, gaudet equis : laudator temporis acti*. Vous connaissez aussi le long espoir et les vastes pensées que Lafontaine accorde à la jeunesse. On n'a pas mieux fait depuis ; et certes, d'après ces grands peintres, il était difficile de mieux faire. Mais ce n'est point du moral qu'il s'agit ici, c'est du physique de l'homme examiné dans le premier stade de sa carrière. La nature, toujours bienfaisante dans ses vues, toujours savante dans ses moyens, a doué l'enfance d'une grande force d'expansibilité dans ses fibres intérieures et extérieures, qui devaient se prêter avec aisance au développement de toutes les parties qui composent l'économie animale. C'est un état de plénitude et de mollesse au moyen duquel l'accroissement nécessaire se fait par des graduations insensibles : la vie exerce de cette manière sa constante énergie du centre à la circonférence, et son activité quotidienne : c'est le flexible arbrisseau de la vallée, qui doit un jour devenir le chêne robuste des montagnes. Supposez un instant au sujet qui vient de naître toute la roideur, toute la consistance, la fibre dure et sèche de la vieillesse, vous verrez d'un coup-

d'œil la nature aller en sens contraire du but qu'elle s'est proposé, et la sagesse de ses lois entièrement intervertie.

Pour que l'enfant devienne un homme, pour qu'il puisse jouir de la plénitude de l'existence, il faut que les sens se développent, que la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat entrent en exercice, et que leur *exertion*, leur éducation physique et morale se fassent à mesure de l'accroissement des autres parties du corps. Les sens dont je viens de parler sont tous placés dans le cercle supérieur : ce sont les expressions de Stahl. Qu'a fait la nature, ou pour mieux dire, la Providence, qui coordonne tout pour le but final qu'elle a prévu ? Il fallait dans cette partie supérieure du corps un mouvement, une vie, une action toute particulière. Aussi, l'observation nous a appris qu'il existait toujours dans l'enfance une direction, une tendance bien manifeste des forces toniques vers la tête. Cette *anarrhpie* sert aussi éminemment un acte important de la vie humaine, je veux dire l'évolution dentaire.

Observez également dans le premier âge de la vie, cet excès de mobilité qui la distingue, cet état presque habituel de convulsibilité, la prédominance de la diathèse acide, la faible action du système glanduleux, la souplesse, la douceur de la peau infantile, et de tout le système dermoïde, bienfait de la nature qui fait servir cette souplesse cutanée à une très-bonne fin dans les affections éruptives, maladies de l'enfance ; elle sert aussi à cette force d'expansibilité dont nous avons parlé plus haut, et que les anciens ont tant considérée.

C'est sous ce rapport que les bains froids doivent être bannis du régime de l'enfance, parce qu'ils contrarient cette force que j'ai signalée au commencement de ce paragraphe. Weisse, médecin allemand, avait très-bien observé que le stade de l'éruption de la variole était extrêmement difficile

chez les enfans qui avaient habituellement usé de bains froids. Ce principe, qui est incontestable, peut vous servir à réfuter l'opinion de Rousseau, qui ordonne à toutes les mères de plonger chaque jour leurs enfans dans l'eau froide (1), et dans quelque circonstance que ce soit, opinion erronée et par conséquent pernicieuse, qui a dû faire, contre les bonnes intentions du philosophe de Genève, un très-grand nombre de victimes.

Le tissu cellulaire est aussi, dans l'enfance, dans un état d'expansion plus considérable que dans les âges suivans, ainsi que les vaisseaux lymphatiques et le système glanduleux; les glandes ont un volume relatif plus considérable à cet âge que dans les âges suivans. Aussi observe-t-on que plusieurs maladies de l'enfance affectent, comme spécialement, les organes dont nous venons de parler, et que les phénomènes sympathiques qui en dépendent, s'exercent dans ces différentes parties: c'est ce que j'ai souvent observé dans les affections scrophuleuses et plus particulièrement dans la syphilis des nouveaux nés.

Le cerveau présente dans le premier âge un volume relatif très considérable. Aristote avait très-bien vu que l'état continu de sommeil chez les très-jeunes enfans, était lié avec un état particulier du cerveau qu'il a spécifié. Cette tendance continuelle au sommeil, cette douce propension au repos est encore un bienfait de la Providence et un des plus heureux moyens que la nature emploie dans les premiers mois de la naissance, pour que la pulpe cérébrale puisse prendre la cohésion et la consistance qui lui sont nécessaires pour le développement graduel des facultés intellectuelles.

Cet état continu de sommeil que du reste Aristote l'un des plus beaux génies de l'antiquité, n'a déterminé que d'une

(1) Voyez l'article *Rousseau* dans la huitième section.

manière vague, entre, selon moi, dans la grande question des causes finales : et j'ai bien observé (car le sommeil des enfans a principalement attiré mon attention) que cet état favorisait l'*exertion* du cerveau qui s'érige ensuite peu-à-peu pour le noble exercice des facultés dont nous venons de parler et l'action simultanée des sens qui commencent de bonne heure leur apprentissage et leur éducation. Plus un enfant dort dans la première année de son entrée à la vie, plus les sens chez lui deviennent habiles à distinguer, à discerner, à mesurer, à comparer, à former des jugemens qui résultent de l'association de ses idées infantiles plus grandes et plus étendues que ne le pense le vulgaire. J'ai connu des enfans bien constitués d'ailleurs, attaqués d'une insomnie perpétuelle. Leurs sens étaient pour ainsi dire long-temps frappés d'une certaine *hébétude*. Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister plus long-temps sur cette matière intéressante pour la physiologie intellectuelle.

Les convulsions sont un accident bien commun dans l'enfance. Cette disposition dépend de la même constitution qui rend cet âge si sujet aux catarrhes. Cette cause est la mollesse ou la débilité de la fibre qui fait dominer dans l'enfance la cachexie pituiteuse. Cette convulsibilité va en diminuant à mesure que la solidité du corps augmente. La disposition acide ne peut être méconnue dans les enfans nouveaux-nés ; néanmoins, tant qu'ils sont dans la lactation, elle ne doit pas être considérée comme une maladie puisqu'elle est un des principes constitutifs de cet âge ; cette vérité une fois reconnue, il faut admettre deux genres de vice qui doivent naître ; l'un, quand cette disposition acide n'existe pas ou est très-faible ; l'autre, quand elle est portée à un degré très-élevé.

Que d'utiles conséquences pour la clinique peuvent résulter de toutes ces considérations importantes ! Vous les

étudierez avec soin dans Hippocrate et dans Galien, dans une dissertation de Stahl (*de morbis ætatum*) et dans le cours complet des fièvres par Grimaud, que je regarde comme l'un de nos meilleurs physiologistes modernes. Ces auteurs, je le confesse avec franchise, m'ont plus d'une fois fourni un texte heureux que j'ai tâché de commenter et d'agrandir par mes propres réflexions, s'il m'est permis de le dire. Jusqu'ici, du reste, je n'ai fait que remuer la superficie d'un sol fertile : vous le creuserez plus avant pour trouver les racines et remonter ensuite jusqu'au sommet de l'arbre qui promet des fruits abondans à ceux qui le sollicitent avec constance (1).

(1) Vous trouverez la suite de ces considérations dans la 7^me. section, consacrée aux avis et aux préceptes généraux.

SECTION TROISIÈME.

De l'éducation physique et morale des enfans et de l'hygiène infantile.

Que d'objets importants renferme le troisième article de ce mémoire ! Tout ce qui est compris dans les *circumfusa*, les *ingesta*, les *applicata*, les *gesta*, les *excreta*, et les *percepta* doit attirer aujourd'hui votre attention particulière pour la conservation du nouveau-né. Ecartez d'abord les impressions d'un trop grand bruit et d'une lumière trop éclatante ainsi que le contact d'une froide atmosphère, surtout dans une saison rigoureuse, si vous ne voulez point, comme l'a dit ingénieusement Sauvages, que le premier jour de la vie soit le plus mortel. On connaît les sages précautions que prit le père de Montaigne pour son fils Michel qui devint dans la suite le plus grand moraliste de son siècle et l'un des meilleurs philosophes chrétiens. Voyez à ce sujet le *Christianisme de Montaigne*, récemment publié par un auteur anonyme.

Que les membres délicats de l'enfant qui vient de naître soient pressés et caressés par une douce chaleur sur le sein maternel : n'ajoutez point foi aux déclamations de quelques écrivains irréfléchis qui ont donné à cet égard des préceptes contraires, funestes à l'enfance, et par conséquent à l'humanité.

Il me serait impossible de conserver une précision dont je me suis fait une loi sévère, si je voulais entrer dans cette foule de détails que les *six choses non-naturelles*, comme s'exprimaient les anciens, présentent aujourd'hui à nos re-

cherches ; il faut se contenter d'une courte énumération et n'offrir ici que le sommaire des chapitres. Vos études feront le reste. Elles se porteront successivement sur les objets suivans :

1°. L'expulsion du méconium ; les abus engendrés par toutes ces ligatures incommodes, par ce qu'on appelle maillot, qui fatiguent et tourmentent un thorax délicat qui, surtout dans les premiers mois de la naissance, a besoin de *s'expliquer* et de se développer à son aise. Ici nous pouvons rendre grâces à l'éloquence de J.-J. Rousseau qui plaida avec succès pour les droits et la liberté de l'enfance. Avant lui, plusieurs anatomistes tels que Charles Etienne et Winslow avaient proscrit tous ces liens funestes qui contrariaient cette force d'expansibilité dont j'ai parlé dans le second paragraphe de cet ouvrage. La voix de ces médecins se perdit dans le désert : le seul philosophe de Genève sut se faire entendre et obéir selon la remarque de Buffon ;

2°. La nécessité de l'allaitement maternel. Ici, Rousseau ne mérite pas les mêmes éloges. Sans doute les mères doivent remplir un devoir sacré : vous pouvez lire à cet égard, ne fût-ce que par délassement, le beau discours de Favorin, qu'Aulu-Gelle nous a conservé dans ses belles *Nuits Attiques*. Mais en même temps vous devez porter toute votre attention sur les causes physiques et morales qui doivent faire bannir la lactation maternelle. Vous trouverez sur cette matière un excellent mémoire de Tissot, inséré dans le *Journal des Mères de Famille* 4 volumes in-8°, que je publiai il y a plusieurs années. Rousseau dit avec le ton affirmatif qu'il prend dans son *Emile*, que les mères doivent *toujours* nourrir leurs enfans. Toutes ces règles sans exceptions sont toujours mauvaises en politique, en morale, et surtout en médecine ;

3°. Le choix d'une bonne nourrice, lorsque la mère ne peut elle-même allaiter son enfant, est un des objets les plus

importans de l'éducation corporelle qui nous occupe. Strack et Linnæus ont composé deux dissertations intéressantes sur les fraudes employées par les nourrices mercenaires ;

4°. Viennent ensuite des considérations sur la manière dont il faut gouverner les enfans pendant l'allaitement ; sur le régime des mères qui nourrissent ; sur le berceau et la position qui lui convient pour éviter le strabisme ; sur l'action de bercer l'enfant. Ici se présente l'opinion de quelques médecins qui la proscrivent. Il y a à cet égard un juste milieu à prendre. Le bercer trop brusque et trop violent peut engendrer des accidens fâcheux. La douce agitation du berceau, semblable aux murmures d'un ruisseau qui serpente, au léger mouvement des feuilles que le vent frais du matin fait trembler avec mollesse, provoque le sommeil des enfans ; et comme nous l'avons déjà dit, ce sommeil est pour eux d'une indispensable nécessité ;

5°. Les bons auteurs, et ce qui vaudra mieux encore, votre propre expérience, vos observations constantes au berceau de plusieurs enfans, comme je l'ai fait moi-même, vous donneront des lumières positives sur plusieurs points importans que ce paragraphe renferme encore : tels que les cris des nouveaux nés, lorsque la douleur ne les provoque point. Aristote pensait que ces cris étaient dans les sages intentions de la nature, qui s'en sert, dit-il, pour favoriser le développement du corps humain. Cette remarque est ingénieuse et appartient à l'histoire des causes finales, beaucoup plus réelles que quelques philosophes modernes ne l'ont pensé. Les anciens qui ne dédaignaient point d'accorder de l'importance aux petites choses, ont composé des chansons pour les nourrices. Le bon Plutarque nous en a conservé quelques-unes dans ses œuvres morales ;

6°. Vous soumettrez ensuite à vos études l'examen des matières suivantes : la période où le lait est la nourriture

la plus propre à l'enfant , et où l'on ne doit user que de ce seul aliment ; les inconvéniens d'une lactation trop prolongée ; les abus produits par la bouillie ordinaire , substance indigeste , propre seulement à coller et à relier des livres , selon la judicieuse remarque d'Ettmuller ; la dentition avec l'histoire complète de l'évolution des dents dans le premier septénaire , et de cette époque si importante du premier développement de l'espèce humaine ;

7°. Les hochets et ceux qui conviennent à l'enfance ; le sevrage ; le moment de l'ablactation ; la manière dont il faut traiter les enfans qu'on veut sevrer et qu'on a sevrés ; les bains convenables au premier âge de la vie ; l'examen de plusieurs opinions sur ce sujet important ;

8°. L'habillement , le parler , le coucher , le marcher des enfans ; la gymnastique infantile ; l'utilité de plusieurs exercices pour fortifier le corps , perfectionner les sens et tirer de chacun d'eux tout le parti possible ;

9°. Nous ne devons point oublier qu'à l'époque de la dentition , première et seconde , se trouve jointe l'histoire de l'accroissement , que le médecin doit connaître dans son entier. L'expérience nous a appris que cette période de la vie humaine exerce une grande influence sur toutes les facultés physiques , intellectuelles et morales. Si cet accroissement a lieu par des graduations insensibles , et surtout s'il est coupé par des alternatives bien évidentes d'action et de repos , tout va bien. Mais quelquefois il survient dans la stature depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de vingt-un , une élongation subite et rapide qui engendre des accidens très-fâcheux. Les causes d'une telle croissance doivent être étudiées avec soin par le physiologiste. Le savant Haller les trouvait fort difficiles à expliquer. Vous en trouverez les principales dans l'examen approfondi de l'alimentation , de la digestion , de l'assimilation et de la nutrition ; dans des habitudes funestes et contraires aux bonnes mœurs , dans

une mauvaise distribution des sucs alibiles qui sont alors *distracts* en sens contraire au but que se propose la nature, comme l'a remarqué Lorry dans son traité des Maladies cutanées ; dans un vice de la faculté digestive, en prenant ce mot dans toute l'étendue que lui donne Grimaud dans ses beaux mémoires sur la nutrition ; dans des études forcées et prématurées, comme je l'ai fait remarquer dans mes réflexions médicales sur les enfans célèbres par un génie précoce ; dans tout ce qui peut concentrer les forces vitales sur la tête, la poitrine et les organes épigastriques ; dans les maladies aiguës qui donnent des ailes à l'accroissement, dans les affections chroniques qui le rendent stationnaire ; dans tout ce qui contrarie enfin, par une hygiène mal entendue, ou les effets d'une éducation vicieuse, cette force d'expansibilité, qui sert d'une manière si heureuse au développement de tous les organes ; qui se prête avec facilité à la croissance du corps dans toutes ses dimensions, et surtout à cette mobilité naturelle à l'enfance, qui constitue le premier de ses besoins, le plus vif de ses désirs et qu'on n'arrête jamais en vain ;

10°. L'éducation morale doit exciter aussi toute votre sollicitude. On a beaucoup écrit sur cette matière importante : un seul précepte suffirait peut-être ; inspirez de bonne heure aux enfans des sentimens religieux, et vous verrez combien leur éducation deviendra facile. Vous trouverez à cet égard des sources abondantes et pures d'instruction dans l'*Ami des enfans* par Berquin, dans les ouvrages de M^{me}. de Genlis, et surtout de Fénelon, de ce prélat vénérable qui fut tout-à-la-fois l'exemple du monde chrétien, l'un des plus grands écrivains du siècle de Louis XIV, et le modèle de toutes les vertus. Je terminerai ce paragraphe, en citant un passage d'un auteur que j'aime, que je lis et que je relis toujours avec un nouveau plaisir, l'ingénieux et éloquent Bernardin de St.-Pierre. Ce philosophe religieux,

cet écrivain aimable a composé *Paul et Virginie*, les *Études* et les *Harmonies* de la nature pour apprendre aux hommes la route du vrai bonheur qu'il fait consister dans la pratique des vertus sociales et dans la contemplation des bienfaits de la Providence divine. Il n'a jamais écrit une seule ligne pour détruire ce que nous devons respecter. Jamais il n'a fait rougir la pudeur. Toutes ses productions où se trouve, je n'en disconviens point, ce que de tristes compilateurs, ou de stériles nomenclateurs ont appelé les rêves d'une imagination amusée, portent l'empreinte d'un rare talent, d'une bonne conscience et d'une belle ame. Cet auteur nous dit, avec autant de raison que de véritable éloquence, page 469 du tome premier de ses *Études* de la nature : « La sagesse divine abandonna l'homme à lui-même, pour le ramener à elle. Elle répandit ses biens sur toute la terre, afin que, pour les recueillir, il en parcourût les différentes régions, qu'il développât sa raison par l'inspection de ses ouvrages, et qu'il s'enflammât de son amour par le sentiment de ses bienfaits. Elle mit entre elle et lui, les plaisirs innocens, les découvertes ravissantes, les joies pures et les espérances sans fin, pour le conduire à elle, pas à pas, par la route de l'intelligence et du bonheur. Elle plaça sur les bords de son chemin, la crainte, l'ennui, le remord, la douleur et tous les maux de la vie, comme des bornes destinées à l'empêcher d'aller au-delà et de s'égarer. Ainsi, une mère sème des fruits sur la terre pour apprendre à marcher à son enfant ; elle s'en tient éloignée ; elle lui sourit, elle l'appelle, elle lui tend les bras ; mais s'il tombe, elle vole à son secours, elle essuie ses larmes et elle le console. Ainsi, la Providence vient au secours de l'homme par mille moyens extraordinaires qu'elle emploie pour subvenir à ses besoins ».

SECTION QUATRIEME.

Nosologie infantile.

Nous savons aujourd'hui combien il est difficile de composer une bonne nosologie. Des auteurs du plus grand mérite ont échoué dans cette entreprise. Les uns ont voulu établir l'édifice sur l'anatomie, d'autres sur l'ordre alphabétique. Celui-ci sur des bases uniquement chimiques; celui-là sur la méthode analytique; et quelques-uns enfin, séduits par des idées qu'ils n'avaient pas assez approfondies, voulant mal à propos imiter les botanistes, ont distribué les maladies comme les familles naturelles des plantes. Tous se sont trompés, et j'ai prouvé dans deux mémoires communiqués en 1814 et 1817, à la Société de médecine de Bordeaux, qu'il était impossible de composer d'excellens cadres nosologiques. La nature se refuse à toutes ces dimensions dans lesquelles nous voulons la renfermer. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à fond ce sujet important; et puisqu'on a fait des reproches fondés à la nosologie de Sauvages et de M. Beaumes, à la nosographie du docteur Pinel, à la pyréthologie de Selle, etc., etc., je ne puis avoir la prétention de faire mieux que ces auteurs recommandables. Je serai seulement beaucoup plus simple dans cet essai de nosologie infantile. En tout le simple est le cachet du vrai. *Simplex sigillum veri*; c'était la devise de Boerrhaave et j'en ai fait la mienne.

Les médecins anciens, qui ont si bien examiné la nature de l'homme et ses différens âges, pensent que les maladies des enfans ne sont, pour la plupart, que le résultat des mouvemens intérieurs qui s'excitent chez eux pour opérer

leur développement. Stahl a profité de cette vue si philosophique et si médicale, et l'a commentée, avec tout son génie, dans sa belle dissertation *De morbis ætatum*. Cette considération est extrêmement importante pour le praticien ; elle le guide, et doit le guider sans cesse ; elle l'avertit que c'est aux époques où les mouvemens dont nous avons parlé sont vifs et multipliés, que les maladies des enfans sont pour l'ordinaire fréquentes et graves ; qu'il s'établit alors un travail que des symptômes variés annoncent, et qui se termine par des crises souvent protéiformes. Les maladies précédant et accompagnant la dentition première et seconde, celles qui viennent à la suite de cette crise du développement de l'homme, etc., etc., prouvent assez ce que nous avançons ici. Cette évolution fait époque, et le vrai ministre de l'art en suit toujours la marche avec une attention que nous pouvons appeler religieuse. Nous apprenons aussi à conclure de ces prolégomènes, fondés sur l'expérience et l'observation, qu'il faut être dans la médecine infantile, plus que dans toute autre, l'interprète de la nature, son disciple fidèle, puisque les maladies de cet âge sont le plus souvent des mouvemens critiques, qu'on doit bien se garder de troubler par une thérapeutique intempestive.

Hippocrate, pénétré sans doute de ces principes, a distribué le premier les maladies infantiles sous trois époques dignes de toute notre considération.

Les nouveaux-nés, dit ce grand homme (sect. 3, aphor. 24), les enfans du premier âge sont sujets aux aphthes, à des vomissemens, des toux, des insomnies, des frayeurs pendant le sommeil, à des inflammations de l'ombilic, à des écoulemens d'oreille. Ceux qui approchent de la dentition, éprouvent un prurit poignant aux gencives, des fièvres, des convulsions, des cours de ventre, surtout lorsqu'ils font les dents canines : or, ces accidens arrivent aux

enfans les plus pleins surtout, et à ceux qui ont le ventre resserré. Ceux d'un âge plus avancé, deviennent sujets aux inflammations des amygdales, à la courbure quelconque de la colonne épinière, à l'asthme, à la pierre, aux lombrics, aux ascarides, à des excroissances flottantes, au gonflement des parotides, à des écrouelles; enfin, à d'autres espèces de tumeurs. Voilà trois époques distinctes, bien marquées, bien caractérisées; elles nous présentent l'enfance avec les divers développemens qu'elle subit; chaque époque embrasse une période remarquable par les mutations qui s'opèrent; c'est la nature elle-même qui trace ces divisions, par la bouche du plus digne interprète qu'elle eut jamais. C'est ce plan que nous suivons ici; nous y ajoutons deux classes auxiliaires qui servent, pour ainsi dire, de supplément, et qui font de notre traité, un traité complet des maladies infantiles.

PREMIER TABLEAU.

Maladies de la première classe.

ELLE comprend les maladies infantiles depuis le moment de la naissance jusqu'à la dentition. Ces maladies sont liées les unes aux autres par une assez grande intimité : ce sont ; 1°. l'asphyxie des nouveaux-nés ; 2°. l'éclampsie des nouveaux-nés ; 3°. la colique méconiale ; 4°. l'ictère des nouveaux-nés ; 5°. l'endurcissement du tissu cellulaire chez les nouveaux-nés ; 6°. le mal de mâchoire des nouveaux-nés (*trismus nascentium*) ; 7°. la maladie vénérienne des nouveaux-nés ; 8°. quelques écoulemens qui simulent la gonorrhée vénérienne chez les nouveaux-nés ; 9°. la colique des enfans qui têtent (*colica lactentium*) ; 10°. les aphthes

des nouveaux-nés. (*Muguet, Blanchet, Millet*); 11°. la hernie ombilicale; 12°. la chute du rectum, etc., etc.

DEUXIÈME TABLEAU.

Maladies de la seconde classe.

CETTE classe comprend les maladies à l'époque et à la suite de la dentition. Réflexions préliminaires sur l'évolution des dents. Les maladies suivantes : 1°. le catarrhe simple; 2°. le catarrhe inflammatoire; 3°. les croûtes laiteuses; 4°. quelques autres éruptions cutanées; 5°. la prédominance acide, etc.; 6°. la diarrhée de dentition; 7°. l'assoupissement; 8°. les convulsions accompagnant la sortie des dents; 9°. la fièvre lente; 10°. la cachéxie, etc., viennent à la suite de cette première crise du développement de l'espèce humaine, etc., etc.

TROISIÈME TABLEAU.

Maladies de la troisième classe.

LA troisième classe s'étend depuis la fin de la première dentition jusqu'au commencement de la seconde, et au-delà. Réflexions sur la seconde dentition et les maladies qui accompagnent cette crise; 1°. obstruction du mésentère ou carreau; 2°. scrophules et affections scrophuleuses; 3°. rachitis et affections rachitiques; 4°. coqueluche; 5°. croups (angine membraneuse, polypeuse des auteurs), etc., etc.

QUATRIÈME TABLEAU.

Maladies de la quatrième classe.

CETTE classe renferme les maladies qui, arrivant quelquefois pendant les trois époques dont nous venons de parler, leur sont par conséquent communes; 1°. petite vérole, histoire de l'inoculation et de la vaccination; 2°. rougeole et fièvre rouge; 3°. vers, affections vermineuses; 4°. hydrocéphale; 5°. fièvres intermittentes des enfans; 6°. *lectiminctio* infantile, énurésie des enfans, etc., etc.

CINQUIÈME TABLEAU.

Maladies de la cinquième classe.

CETTE classe comprend les vices de conformation; 1°. les enfans sans yeux; 2°. l'anciloblépharon, ou l'union contre nature des paupières, le strabisme héréditaire; 3°. le collement contre nature (*coalitus*) des trous des narines; 4°. le bec de lièvre; 5°. les enfans sans langue, avec deux langues, les polyglottes; 6°. l'imperforation de l'urètre; 7°. l'imperforation de l'anus; 8°. l'imperforation du conduit auditif, quelques autres imperforations; 9°. les vices qui portent obstacle à la lactation ou qui la rendent difficile; etc., etc.

Vous ne devez pas attacher une grande importance à cette classification qui du reste est à-peu-près la même que le docteur Gardien a adoptée dans son traité des maladies des

enfans (1). Ce n'est pas le nom et la classe d'une maladie qui m'intéressent beaucoup, quoique les nosologistes roulant depuis soixante ans le rocher de Sysiphe pour parvenir à un but qu'ils n'atteindront jamais, fassent grand bruit et soient bien fiers de leurs cadres que la nature réprouve et dans lesquels ils sont toujours, ou trop courts ou trop longs, comme dans le lit de Procuste. Ce qui doit vous intéresser en médecine, ce sont les signes, les causes, les différences des maladies, le caractère qui les distingue, leur véritable physionomie, leur histoire enfin consignée par un observateur judicieux dans une bonne nosographie. Tout le reste n'est qu'une savante puérilité qui a fait perdre un temps précieux à des auteurs bien recommandables.

(1) Je crois devoir faire observer à mes lecteurs que dix ans avant la publication du traité des accouchemens et des maladies des enfans par M. Gardien, j'avais consigné les tableaux dont il est ici question dans un écrit ayant pour titre : *Précis analytique d'un cours de médecine infantile*, composé pour les élèves qui suivaient mes leçons à l'école de médecine de Bordeaux.

SECTION CINQUIEME.

Médecine légale infantile.

LA médecine légale n'est autre chose que l'application des principes physico-médicaux à l'administration de la justice. Les médecins sont quelquefois appelés dans les tribunaux, pour faire un rapport, soit au civil, soit au criminel; les gens de l'art remplissent alors les fonctions de juge; l'état des citoyens et leur destinée se trouvent entre leurs mains. La jurisprudence médicale embrasse donc l'homme et tous les objets de la nature avec lesquels son existence est liée. Nous ne parlons ici que de celle qui a un rapport très-immédiat avec l'objet de cet ouvrage.

Des matières intéressantes se présentent dans ce paragraphe à vos méditations et à vos recherches. Il ne s'agit point ici de ces vaines théories qui sont bonnes ou mauvaises, soumises par le temps et la vogue aux flux et reflux des opinions humaines devant les tribunaux. En présence de la justice, l'anatomie et la physiologie doivent éclairer la conscience des juges, afin qu'ils puissent prononcer sur la vie et la mort, sans crainte d'erreur ou d'incertitude. Vous devez posséder des connaissances positives sur les objets soumis à votre décision. Ici, la poussière des hypothèses n'est rien à vos yeux, et le calcul des probabilités dont nous pouvons nous servir avec tant d'avantages dans plusieurs circonstances médicales, ne serait, prenez y garde, qu'un roseau fragile dans un fait de médecine légale. Ouvrez l'histoire de cette science : elle présente à vos regards attristés ce que l'histoire des hommes ne vous offre que trop souvent, je veux dire

des calamités déplorables occasionnées par des rapports insignifiants, introduits sans pudeur dans le temple de Thémis. Tous les ouvrages qui traitent de cet objet important attestent la vérité de ce que j'avance. Ce n'est point ici le lieu d'en faire l'énumération ; vous en trouverez de curieux et intéressans, dans Zacchias, dans Valentini, dans Fodéré, et plusieurs autres médecins légistes que j'indiquerai dans ma Bibliothèque médicale infantile.

Vous devez connaître tous les égards qui sont dus aux femmes en couche et aux nourrices : vous devez surtout connaître à fond l'histoire de l'infanticide, de ce crime affreux qui ne peut exister qu'au sein d'une société corrompue. Les tribunaux modernes ne retentissent que trop souvent de ces causes malheureuses qui offrent à nos regards des mères coupables d'un crime que la nature ne peut jamais ordonner de commettre. Que toutes vos études soient dirigées vers ce point de certitude qui indique d'une manière positive et incontestable les conditions requises pour le prouver.

Les médecins allemands qui se sont occupés de médecine légale ont créé le mot de docimasie pulmonaire, qui n'est autre chose qu'une série d'expériences et d'épreuves que l'on fait sur les poumons d'un enfant nouveau-né, pour constater s'il est sorti vivant du sein de sa mère, ou s'il était déjà mort avant l'accouchement. Ici, toutes les sciences physiques servent à éclairer les lois dans un moment terrible où le magistrat va prononcer sur l'accusation portée devant lui. Les expériences dont il s'agit ici doivent être faites avec beaucoup de précision : l'erreur et l'incertitude peuvent s'y glisser avec facilité. Plusieurs physiologistes célèbres se sont occupés de cette matière importante : leurs ouvrages que je vous ferai connaître seront pour vous des autorités respectables.

A ces divers objets, joignez les connaissances nécessaires

que le médecin doit avoir, pour instruire les gouvernemens, des moyens propres à empêcher la propagation des maladies héréditaires. Approfondissez les préceptes qui doivent vous diriger pour la conservation des enfans en général, et en particulier celle des enfans trouvés, sur les époques les plus fâcheuses qui menacent la vie de ces êtres infortunés, le régime des hôpitaux où ils sont reçus et quelques projets d'amélioration dont ces refuges du malheur sont certainement susceptibles.

SECTION SIXIEME.

Des erreurs populaires concernant la santé et l'éducation des enfans.

L'HOMME est de glace aux vérités , il est de feu pour le mensonge , a dit ingénieusement notre Lafontaine : et c'est pour cela que nous voyons régner autour de nous des préjugés absurdes , des idées superstitieuses de toute espèce , des routines dangereuses , que l'ignorance fait naître , que la sottise propage , qu'une plus grande sottise accrédite. La raison et la philosophie ont beau parler pour les confondre et pour les détruire , ces erreurs accumulées semblent opposer une résistance invincible et vouloir subsister jusqu'à la consommation des siècles.

Pour nous renfermer ici dans le sujet qui nous occupe , que de maux enfantés par les erreurs populaires qui assiègent le berceau de l'enfance ! on dirait que chacun dans cette occasion importante , est pressé de fournir son contingent , en formules , en pratique , et , pour ainsi dire , en rites de toute espèce. Les femmes surtout , jeunes et vieilles , sont extrêmement riches à cet égard et semblent puiser à des sources qui ne tarissent jamais.... Mais prenons les choses de plus haut , et puisque nous voulons indiquer le remède , tâchons de découvrir les causes du mal.

S'il existe plusieurs maladies dépendantes de l'organisation des enfans , il en est plusieurs qui naissent des fautes que nous commettons dans leur éducation. En effet , la mortalité des enfans vient en grande partie des fausses vues d'après lesquelles on les élève. On assure que sur mille en-

fans qui naissent , deux cent soixante meurent dans la première année , quatre-vingt dans la seconde , quarante dans la troisième , vingt-quatre dans la suivante , en sorte que , d'après ce calcul effrayant , il en resterait à peine la moitié au bout de huit ans.

Il faudrait donc corriger ces mauvaises vues , détruire ces erreurs et la foule innombrable de préjugés qui dirigent l'homme dans l'éducation de son espèce. Mais comment faire ? Depuis l'origine du monde pour ainsi dire , les sages , les philosophes , les moralistes , les médecins prêchent , se réunissent , font des livres pour le salut de l'enfance.... et souvent la faible voix d'une femmelette , les contes absurdes d'une commère bavarde , le simple commandement d'une nourrice imbécile font taire la voix de la philosophie , de la sagesse et de la médecine la mieux éclairée.

Citons ici quelques exemples :

Il y a plus de dix-huit-cents ans que Galien proscrivait le maillot , cette invention des temps barbares : il le proscrivait avec énergie. Que voulez-vous faire , disait-il , de cette misérable créature , de ce faible enfant que vous venez de garroter dans la plus étroite prison ? Votre projet est-il de l'envoyer à six cents lieues du toit paternel ?... L'anatomiste eut beau parler : les nourrices de la Grèce et de Rome continuèrent l'usage du maillot.

CHARLÈS ETIENNE , l'un des plus fameux anatomistes du sixième siècle , fait les remarques suivantes : en parlant de l'omoplate , il blâme la conduite des nourrices qui bandent le corps des enfans , ou qui , avant qu'ils soient assez forts pour se soutenir , les obligent de marcher en les soutenant avec des lizières ; à cet âge les parties sont souples , cèdent facilement à la pression ; la position naturelle des os se dérange , et les muscles qui s'y attachent sont obligés de s'accommoder à ce déplacement.

Riolan a fait les mêmes réflexions que Charles Etienne. En France, dit-il, les filles, principalement les nobles, ont ordinairement l'épaule droite plus élevée et plus enflée que la gauche, y ayant à peine dix filles entre cent qui aient les épaules bien faites, ce qui vient peut-être de ce qu'elles remuent trop souvent et trop facilement le bras droit; d'où il arrive que l'épaule venant à s'écarter du corps, les muscles qui sont en ce lieu s'élèvent, et font avancer cette partie. Le même auteur, dit ailleurs : « La mauvaise conformation du thorax provenant de la distortion de l'épine du dos, arrive plus souvent aux femmes qu'aux hommes, parce qu'elles sont plus faibles. On tâche de corriger ce défaut par le moyen d'un poitrail ou busque, large, fait ou de cuir ferme ou de toile piquée, et garnie de baleine ou d'une plaque de fer bien déliée; l'épine devient souvent tortue par des mouvemens contraires fréquens. Parfois, on apporte au monde ce défaut contracté dès le ventre de la mère, en la première conformation; auquel cas il n'y a point de moyen de le corriger, quoique puissent promettre tous ces renoueurs ou rhabilleurs d'os (1).

Ce n'est pas tout : les conseils sur cette matière importante se sont renouvelés de temps en temps, pour que les instituteurs et les mères ne pussent prétendre cause d'ignorance.... On lit dans les mémoires de l'Académie des sciences plusieurs observations sur l'abus des corps et des maillots, par Winslow, l'un des anatomistes les plus savans du siècle dernier.... Enfin, car il faut terminer ces citations, J.-J. Rousseau vint, et comme j'ai déjà dit, foudroya le maillot avec cette éloquence qui sait commander et se faire obéir.... Pendant quelques années la première enfance fut libre dans ses vêtemens; il lui fut permis de respirer à son

(1) Voy. Portal, hist. de l'anat. et chirurg., t. 1^{er}.

aise.... Ces temps heureux n'existent plus pour elle.... Les conseils de la raison et du philosophe de Genève sont aujourd'hui méconnus.... Mères sensibles qui ne pouvez remplir un devoir sacré, parcourez les campagnes peu distantes de la ville que vous habitez, vous verrez les enfans emprisonnés dans leurs langes, serrés, comprimés, liés et garrotés : j'en ai vu qu'une nourrice barbare suspendait à la muraille au moyen d'un gros clou passé dans une lisière : quelques-uns sont retenus pieds et poings liés dans je ne sais quel instrument composé de quatre morceaux de bois ; étroite prison où ces innocentes créatures n'ont de libre que le mouvement de la tête : elles pleurent, elles crient, elles poussent des vagissemens durant des heures entières. La nourrice au cœur dur, à *la poitrine garnie d'un triple airain*, vaque sans émotion à ses travaux ordinaires..... Raisonners du dix-neuvième siècle montrez-moi donc le fruit de votre philosophie tant vantée et les grands résultats des réimpressions des œuvres de Voltaire, de Rousseau et de Diderot ! Le gouvernement ne pourrait-il pas enfin mettre un terme à ces puissantes causes de dépopulation, de souffrance et de misère pour un âge aussi tendre, digne de toute notre sollicitude et surtout de notre amour ? La religion pourrait s'intéresser à faire disparaître dans les campagnes ces routines dangereuses et ces erreurs si funestes. J'aimerais à voir un bon prêtre, un bon curé, comme j'en connais plusieurs dans le département de la Gironde, parcourir sa commune à pied, la bible sous le bras, et le bâton patriarchal à la main... Les cris d'un enfant au berceau l'attirent sous le toit rustique : il entre.... Soyez le bien-venu, M. le curé, lui dit la bonne Elisabeth qui dans ce moment lie avec force une jeune fille âgée de six mois, tournant et retournant avec une habileté merveilleuse de longues bandes depuis le haut de la poitrine jusqu'aux extrémités inférieu-

res... Vous croyez bien faire, dit alors le pasteur à la villageoise qui s'applaudit de sa dextérité; mais faites attention que vous privez l'enfant de toute liberté; que vous comprimez sa poitrine; que la respiration est très-pénible. Aussi voyez, son visage devient violet et semble se gonfler de moment en moment. Otez toutes ces ligatures : permettez-lui de se mouvoir à son aise dans son berceau... Le bon curé continue la leçon en termes fort simples et fait comprendre à Elisabeth que le maillot est une des causes les plus évidentes de la mortalité des enfans... Et cette bouillie que vous avez là, ajoute le curé, est encore une nourriture pernicieuse pour l'enfance. C'est une substance trop indigeste pour des estomacs aussi débiles. Je vous ai enseigné à préparer une bouillie plus convenable : suivez mes conseils, bonne Elisabeth, le nourrisson que vous aimez s'en trouvera bien... Je vois à son col pendre un superbe hochet reluisant d'or et d'argent : cet instrument au bout duquel est un beau fragment de cristal ne vaut pas pour l'utilité une croûte de pain légèrement rôtie, une petite racine de guimauve ou de réglisse; les gencives de votre enfant sont tendues et douloureuses; les corps durs, comme l'ivoire ou le cristal, ne font qu'augmenter la difficulté du déchirement; les substances molles au contraire qui cèdent aisément, facilitent l'éruption des dents. En tout, ma bonne voisine, la simplicité est préférable à la vanité.... Votre petit Louis que je vois là s'amuser avec son camarade, se porte bien à présent!... Et oui, M. le curé, grâce aux soins de Simon Lefort, le devin de notre village! Il lui a fait prendre le suc d'une herbe pilée, et d'après son conseil j'ai suspendu au col du petit malade avec un fil de lin un petit morceau de papier sur lequel Simon Lefort a posé son écriture et son cachet : c'est dit-il un excellent remède contre la fièvre quarte... Je ne sais pas lire, mais vous, M. le curé, prenez

la peine de regarder... Le pasteur ouvre le billet mystérieux et voit inscrit, en forme triangulaire, la fameuse amulette
ABRACADABRA.

Quoi, bonne Elisabeth, je vous avais défendu d'ajouter foi aux formules et aux paroles de ce Simon Lefort qui n'est pas plus fort qu'un autre, qui vous trompe, et se rit ensuite de votre crédulité... Je pars demain pour Bordeaux où quelques affaires m'appellent. Je ne manquerai certainement pas de déferer ce larron à l'autorité compétente : et j'espère, Dieu aidant, que je le ferai punir comme il le mérite... Lecteurs sensés, ne croyez-vous pas avec moi que de semblables leçons données par un bon prêtre, digne du respect de toute sa paroisse dont il est depuis long-temps la seconde Providence, produirait les plus heureux résultats? Plus d'un abus, plus d'une routine dangereuse disparaîtrait peu-à-peu à la voix d'un simple prédicateur de village, qui n'aurait d'autre but que celui de faire le bien. *Patience et longueur de temps* comme l'a dit Lafontaine que j'aime à citer, *font plus que force ni que rage*. Les préjugés et les erreurs veulent être déracinés petit à petit et à la longue ; ce n'est point en enfonçant le coin par le gros bout qu'on parvient à le détruire.

Il manque un bon livre aux habitans des campagnes sur l'éducation corporelle des enfans et sur les erreurs populaires qui règnent en si grand nombre sur cet objet important. Les abus l'environnent de toute part, et ils semblent se multiplier chaque jour quoiqu'on ait beaucoup écrit pour les faire cesser. Sur ma proposition, la Société royale de médecine de Bordeaux a tourné ses vues, cette année, vers cette matière, digne de toute la sollicitude des vrais amis de l'humanité.

Il est à désirer qu'un médecin philanthrope remplisse en tous points l'attente de la Société de médecine de Bor-

deaux : son livre sera plus utile que les plus savantes productions modernes.

Il existe un si grand nombre d'erreurs populaires concernant la santé, l'éducation physique et morale du premier âge, qu'il me serait impossible de les signaler toutes dans un écrit de cette nature. Il en existe sur la nourriture des enfans lorsqu'ils ne sont plus au berceau, sur leur sommeil, leur veille, leurs passions, sur la plupart des préceptes qui président à leur éducation morale. Je ne balance point, dit Bernardin-de-Saint-Pierre, (*Études de la nature*, tom. III, page 299), à attribuer à nos éducations modernes l'esprit inquiet, ambitieux, haineux, tracassier et intolérant de la plupart des européens : on en peut voir des effets dans les malheurs des peuples. Il est remarquable que ceux qui ont été agités au-dedans et au-dehors sont précisément ceux où notre éducation si vantée a été la plus florissante : c'est ce qu'on peut vérifier pays par pays, siècle par siècle.

L'enfance est l'âge de la mobilité ; la nature l'a ainsi établi pour le parfait développement des facultés physiques. Néanmoins, quelques parens irréfléchis, et d'ineptes instituteurs condamnent quelquefois de très-jeunes enfans à une science profonde, à un repos absolu pendant des heures entières. J'en ai vu qui étaient, pour ainsi dire, cloués sur une chaise, un petit livre à la main : tous leurs membres finissaient par s'engourdir ; ils n'avaient d'autre liberté que celle de bailler, dont ils usaient fort amplement. C'est ainsi qu'on rendait ces innocentes créatures misérables dans leurs études, et quelquefois même dans leurs jeux. Soyez sages, disent quelques sots bourgeois de Paris et des provinces à de petits enfans âgés de trois ou quatre ans : et cette sagesse consiste à ne pas remuer les jambes. Une femme d'esprit qui aimait les enfans, vit un jour chez une marchande de la

rue Saint-Denis, un petit garçon et une petite fille, qui avaient l'air fort sérieux. « Vos enfans sont bien tristes, dit-elle à la mère. Ah ! madame, répondit la bourgeoise, ce n'est pas manque que nous les fouettions bien pour ça ». (*Etu. de la nat. Loc. cit.*). Belle philosophie et correction plus belle encore ! Pauvres enfans que vous êtes à plaindre lorsque l'amour et la raison ne sont point vos instituteurs ! Le sage Anaxagore avait une opinion bien différente de celle des bourgeois de Paris, dont je viens de parler ; les habitans de Lampsaque, reconnaissant les bienfaits qu'ils devaient à sa sagesse, demandèrent à ce philosophe, aux approches de sa mort, comment il voulait qu'on honorât sa mémoire : que vos enfans, dit-il, jouent en liberté, le jour où j'aurai cessé de vivre..... Quel vœu, quelle réponse !

J'ai été souvent témoin d'un abus bien condamnable sur le sommeil des enfans. Ils aiment à dormir, et l'on devrait savoir qu'un long somme leur est nécessaire pour le physique et pour le moral. J'ai toujours observé qu'un enfant qui ne dormait point son *saoul*, les jambes bien étendues et bien libres dans sa couchette, était hargneux, inquiet, querelleur et de fort mauvais appétit. De tout ce qui paraît mou, effeminé, il n'y a rien que l'on doive permettre aux enfans avec plus d'indulgence que le sommeil. En cela seul il faut les laisser se satisfaire pleinement ; car il n'y a rien qui contribue plus que le sommeil à l'accroissement et à la santé des enfans. La seule chose qu'on doit faire à cet égard, c'est de déterminer quelle partie des vingt-quatre heures qui composent le jour, ils doivent employer à dormir ; ce qu'il est aisé de résoudre par cette seule remarque : Qu'il est très-avantageux aux enfans de s'accoutumer à se lever de bon matin et à se coucher de bonne heure. (Brouzet. Educ. médic., t. 1^{er}., pag. 296).

Lorsque les enfans grandissent, les parens désirent pour eux, surtout aux jeunes filles, une taille élégante. En conséquence, ils font ajuster sur leur poitrine un corps de baleine étroitement lacé tout le long de l'épine du dos, et qui ne peut manquer de comprimer et de resserrer la poitrine et le bas-ventre. Les médecins et les anatomistes ont cent fois proscrit ces corps baleinés : ils en ont fait sentir les inconvéniens pour le présent et pour l'avenir ; soins superflus, livres inutiles : l'extravagance de certains parens est plus forte que les plus forts argumens ; l'usage des corps subsiste encore ; et je puis assurer que j'ai vu dans ma pratique plus d'une jeune personne mourir de la phthisie pulmonaire, ou des engorgemens du bas-ventre, occasionnés par l'impression funeste que les ligatures dont nous parlons avaient fait éprouver à des poumons naturellement faibles, et à une poitrine très-délicate.

Le sujet que je traite est si vaste, les hommes se plaisent tant à cumuler autour d'eux les erreurs et les préjugés pour se rendre malheureux, leur penchant à la crédulité, et leur amour pour le merveilleux ont toujours été si grands dans tous les siècles et dans tous les pays, qu'un volume de mille pages ne suffirait point pour épuiser cette matière. Vous l'approfondirez dans vos études : je dois ici borner mes recherches, qui, trop prolongées, me feraient sortir des bornes que je me suis prescrites. Avant de terminer néanmoins, je veux présenter aux lecteurs deux faits curieux que je choisis sur un grand nombre.

Qui croirait par exemple que les couleurs aient exercé une grande influence sur les maladies des enfans, et qu'un vêtement rouge, vert ou bleu fit quelque chose pour leur santé ? Telle a été cependant l'opinion de quelques hommes, et qui pis est, de quelques médecins, que l'histoire a mis à la vérité dans la longue liste des charlatans. Un certain

Jean de Gadesden, auteur de la *Rosa anglica*, devint par ses lâches complaisances le médecin des dames : dans la ville de Londres où il établit son empire, il avait grand soin de ne leur prescrire que des remèdes agréables au goût ; il leur permettait tout ce qui pouvait les flatter, les odeurs, les essences, et tous les petits riens dont l'interdiction est un chagrin véritable pour cette espèce de femmes, qu'on nomme petites-maîtresses, et dont les maladies sont ou de mode, ou de bienséance. Il fit un profit immense en vendant aux barbiers l'emplâtre de grenouilles. Il réussit à la Cour, puisque Freind nous apprend que Gadesden eut soin du fils d'Edouard II dans la petite vérole dont ce jeune prince fut attaqué. Que croyez-vous qu'il fit dans cette circonstance importante ? Il fallait frapper un grand coup et subjuguier les esprits par quelque chose d'extraordinaire... Il fit garnir le lit du malade d'écarlate, et ordonna que tout ce qui l'environnait serait de la même couleur... Princes, Ministres, Dames de la Cour, valets de chambre, apothicaires et garçons apothicaires, tous furent obligés de se vêtir de rouge. Un historien contemporain, dit que Gadesden *riaît alors sous cape*, et se moquait avec ses amis de la crédulité des hommes. (Voyez Portal, hist. de l'anat., tom. 1^{er}., page 217).

C'est surtout dans l'emploi des remèdes que les erreurs abondent et surabondent. La liste des vermifuges par exemple, serait fort longue à décrire. Que de pratiques superstitieuses sur cet objet ! Je ne puis me refuser au plaisir de vous en faire connaître une qui règne encore dans ce siècle, qu'on nomme celui de la philosophie et des lumières. Dans une de nos provinces méridionales, lorsqu'un enfant a une attaque de vers bien décidée, qui a résisté pendant quelques jours aux secours ordinaires de la médecine, les femmes à secrets sont dans l'usage d'étendre l'enfant sur

une table, autour de laquelle elles allument neuf petites bougies ; neuf, ni plus ni moins. Ces bougies étant allumées, la principale actrice se poste aux pieds de l'enfant, et dit, avec un enthousiasme singulier, soutenu des grimaces et des gestes les plus extravagans : *Ce petit Job a neuf vers, il en a trop de neuf, qu'ils soient réduits à huit.* On éteint une bougie, successivement toutes les autres, en prononçant chaque fois du même ton et avec la même cérémonie, la formule de conjuration que nous venons de rapporter, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la dernière, que Job n'ait plus qu'un ver. Pour lors on fuit en disant : *Que ce ver qui est le seul qui reste, ait autant de pouvoir sur Job, que celui qui entend la messe derrière la servante du curé a de part à ce sacrifice.* (Brouzet, tom. II, pag. 42). Tout cela est fort sot et ridicule... Eh bien ! c'est pour cela qu'on y croit et qu'on aime à y croire... *L'homme est de glace aux vérités : il est de feu pour le mensonge.*

Soyons vrais néanmoins en tout, et avouons que la Médecine infantile a reçu, depuis soixante ans, d'importantes améliorations. Plusieurs maladies du premier âge sont mieux connues et mieux caractérisées. Des auteurs recommandables se sont occupés avec fruit de l'éducation corporelle et morale des enfans. Les mères de famille en profiteront. Ce n'est point la science qui manque aux Français : c'est le grand art de la distribuer, de la répandre, si je puis ainsi dire, par irrigations partielles sur les sols divers qui ont besoin d'être arrosés et fertilisés. Si la fortune eut favorisé mes penchans et mes désirs, j'aurais placé mon bonheur à composer pour les habitans des campagnes de petits ouvrages élémentaires sur l'éducation physique et morale des enfans en bas-âge, et sur quelques unes de leurs maladies les moins connues. Je me serais mis à la portée des moins intelligens ; et mes livrets, présentés sous la forme d'avis, de préceptes,

de dialogues , eussent été , à moi , ma feuille des dimanches. Lorsqu'on prend un pareil parti , quand on veut bien exécuter et bien remplir ce plan philanthropique , il faut , comme dit Montaigne , *aller souvent à la charge et à la décharge : si vous voulez , ajoute-t-il , que certains esprits vous comprennent , vous devez les frapper et les cogner souvents-fois.*

Gutta cavat lapidem , non vi , sed sæpe cadendo.

Ce vers d'Ovide est très-philosophique , et renferme un sens très-profond.

SECTION SEPTIÈME.

Avis et préceptes généraux.

IL me reste encore quelques conseils à vous donner sur les diverses parties de la Médecine infantile. Je le ferai en la manière de ceux qui, voulant se faire écouter, s'abstiennent de longs discours et de commentaires insipides. Il n'est hélas que trop de gros livres en médecine. Ceux qui auraient le secret de réduire aux plus simples élémens ces volumineuses collections, devant lesquelles reculent d'effroi les lecteurs ordinaires, rendraient un grand service à la science : mais cet art de dire beaucoup en peu de paroles est fort rare et fort difficile ; il a été bien connu d'Hippocrate et de Tacite chez les anciens ; de Labruyère et de Montesquieu chez les modernes. Aujourd'hui, de quelque manière qu'on s'y prenne, on est bien loin de ces beaux génies. *Brevis esse laboro, obscurus fio*. Je tâcherai néanmoins d'être intelligible et concis. Vous verrez que quelques-uns des préceptes que je vais établir appartiennent aux anciens, si pleins et si abondans en choses substantielles ; quelques autres me sont fournis par des auteurs modernes ; le plus grand nombre est le fruit de mes réflexions et le résultat de mon expérience.

Voulez-vous avoir des enfans robustes, soyez d'abord, pour le nouveau-né, ennemi du froid et ami d'une douce chaleur.

Les éducations, dites à *la Jean-Jacques*, sont toujours funestes à l'enfance. Il faut l'endurcir, dira-t-on : oui,

mais peu à peu, et par des moyens opposés à ceux que préconisent les partisans de Rousseau. Si vous *prématurez* la vie physique et morale, vous le savez, jardinier mal habile, vous n'aurez que des fruits précoces et sans saveur : et moi j'ajoute : Vous n'aurez que des maladies, des infirmités ou la mort.

Il faut aussi, dès les premiers mois de la naissance, veiller avec soin sur la respiration. Cet acte est un des plus importants de l'économie ; car, selon moi, vivre c'est respirer. Les poètes anciens, qui furent si souvent les vrais interprètes de la nature, ont énoncé cette pensée par des expressions que le physiologiste sait remarquer. Le prince des poètes latins, pour représenter la vie, a dit quelquefois : *Pascere, carpere auras vitales : paître, prendre l'air vital, c'est-à-dire vivre* : traduction littérale que Delille a commentée dans son *Énéide*. Qu'aucun obstacle ne gêne donc l'action de l'appareil qui le compose ; que des langes serrés, que des ligatures de toute espèce ne viennent point empêcher la dilatation et le développement de la poitrine. Ces préceptes sont déjà vieux ; les médecins les donnent depuis long-temps, et néanmoins on ne les exécute pas. Je bannis les bains froids du régime des nouveaux-nés. On a beaucoup écrit pour et contre cette opinion. Je sais que les anciens Germains et quelques-autres peuples portaient leurs enfans, au sortir de l'*utérus*, au fleuve le plus voisin, pour faire l'épreuve des forces de leurs successeurs. Cet usage barbare est contraire à la constitution de l'enfant et à toutes les lois d'une sage physiologie. Franck, qui compare avec juste raison la peau délicate du nouveau-né à la rose, observe que la nature qui ne supporte pas impunément de ces changemens subits, a elle-même horreur de semblables effets d'irritation ; et combien plus dangereux doit être pour l'enfant le passage rapide de la douce chaleur animale dans un air sec et froid.

Je préfère avec juste raison les conseils donnés par les anciens sur cette matière importante. C'était pour conserver la mollesse de la peau, si essentielle à l'exercice de la sensibilité, que Galien rejetait les bains froids du régime des très-jeunes enfans, et qu'il n'en permettait l'usage qu'au troisième septénaire, lorsque l'accroissement était pris pour la plus grande partie. Quel sens juste et profond dans ce peu de lignes ! Il faut les méditer avec soin et les commenter pour votre instruction particulière (Voyez Grimaud, cours de fièvres, tome 3, page 11).

Voyez encore ce qu'ajoute le médecin de Pergame avec son génie ordinaire. Il ne s'agit pas, dit-il, de faire de l'homme une bête féroce, de l'endurcir et de l'armer contre toutes les causes de destruction ; il faut surtout lui conserver cette flexibilité d'organes que la nature lui a donnée, et par laquelle seulement il est en état de remplir le rôle qui lui est assigné dans l'ordre des êtres. « *Neque enim hunc prodimus ursis, apris, leonibus, sed græcis, etc.* » (*de sanit. tuend. lib 1, cap. 14*). Nous n'élevons point l'homme pour vivre avec les lions et les ours, mais avec les Grecs.

En donnant ce précepte, Galien supposait que l'enfant était parfaitement bien constitué, et qu'il n'était question que de conserver sans changement un état analogue aux vues de la nature ; car si la mollesse du corps devient vicieuse dans son excès, alors l'usage des bains froids peut-être très-utile. Cette observation judicieuse peut terminer bien des disputes sur la balnéation dont il s'agit ici.

Il se forme habituellement dans l'enfant une surabondance d'humeurs excrémentielles qui sont rejetées sur l'organe de la peau, et qui y forment des excréments de différentes espèces, communément muqueuses et séreuses, lesquelles doivent être considérées comme salutaires et critiques.

Mon dessein n'est point d'entrer ici dans tous les détails qui appartiennent à l'éducation corporelle des enfans, puisque dans le second paragraphe je vous ai engagé à perfectionner vos connaissances sur ce sujet par vos propres recherches. Je veux seulement signaler ici deux opinions singulières qui heureusement n'ont pas fait fortune.

Quelques auteurs prétendent que le premier lait de la mère, connu sous le nom de *colostrum*, est un véritable poison. Certes, pour parler ainsi, il faut avoir bien envie de calomnier les vues bienfaisantes de la nature. Ce premier lait est une liqueur douce, peu substantielle, légèrement laxative : elle convient parfaitement dans les premiers jours de la naissance où le *méconium* a besoin d'être évacué.

Quelques autres médecins, fondés sur je ne sais quelle théorie, soutiennent que le lait ne doit pas être la première nourriture de l'enfance. Vanhelmont, à qui je ne conteste point un grand génie, propose de nourrir les enfans avec une espèce de bouillie préparée avec le pain qu'on fera légèrement bouillir dans de la petite bière, avec le miel écumé ou le sucre, réduisant le tout à une consistance de mucilage, de colle ou de gelée, et le délayant ensuite dans une suffisante quantité de petite bière, afin que cette préparation puisse aussi servir de boisson. Cet aliment peut convenir à des Hollandais ; mais je doute fort que les mères françaises voulussent l'adopter pour leurs nouveaux-nés. Je ne suis point étonné que Vanhelmont ait voulu substituer au lait la gelée dont nous venons de parler : cet auteur sort toujours de la route commune, et ne pense point comme les autres. Ce qui me surprend, c'est que Brouzet, dans son *Éducation médicale des enfans*, exagère les inconvéniens du lait, et se montre le partisan des idées singulières du médecin de Bruxelles. Ceci me rappelle le fameux Linguet à qui il prit un jour fantaisie de prouver que l'usage

du pain était un poison. Les Français rirent beaucoup du paradoxe ; et quoiqu'ils soient fort avides de nouveautés, ils n'en continuèrent pas moins à manger leur pain quotidien. Madame de Sévigné, éprise de je ne sais quel sentiment, disait aussi : on se dégoûtera un jour du café et des tragédies de Racine : on ne s'est dégoûté ni de l'un, ni des autres.

Pendant les premiers mois de la naissance, surtout, ne surchargez point l'estomac débile du nouveau-né d'une nourriture trop abondante. A cette époque de la vie, les organes trop délicats ne savent pas encore *bien vivre*, selon la remarque de Weiss : *nesciunt vivere*. A quel âge que ce soit, *rien de trop* est la devise de la sagesse.

Il faut observer, avec le plus grand soin, de ne jamais faire coucher les enfans, déjà un peu plus avancés en âge, avec de vieilles personnes, parce que celles-ci, étant recréées par leurs douces et bonnes exhalaisons, leur soutirent, à l'instar des plantes parasites, les fluides les plus subtils ; c'est ce que Ballexerdt, Huxham, Desessartz et beaucoup d'autres, rapportent très-judicieusement dans leurs observations.

Friedlander a remarqué assez judicieusement selon moi, qu'en France les mères jouaient trop avec leurs enfans dans la première époque de la vie, et qu'elles excitaient trop tôt leur vivacité. En Angleterre, où l'éducation physique est arrivée à un point de perfection assez rare, les mères ne m'ont paru penser, dit le même auteur, qu'à la beauté physique de l'enfant ; elles lui laissent beaucoup de liberté sans le fatiguer. En Allemagne, on entendait autrefois les mères recommander à leurs enfans de se tenir tranquilles. A cette occasion, Bernardin de St.-Pierre cite une anecdote intéressante, que vous trouverez dans l'une de ses *Études de la nature*.

Pour le complément de vos connaissances positives sur

l'éducation corporelle, il faut aussi connaître les principes d'après lesquels on peut espérer de voir naître des enfans sains, beaux et robustes; les lois qui doivent présider à des alliances heureuses par des mariages bien assortis; l'histoire naturelle de la femme dans l'état de grossesse; les soins qu'elle doit prendre pour la conservation de son fruit, et la manière de prévenir ou de corriger les difformités du corps chez les enfans. Ce qui constitue la Callipédie et l'Orthopédie.

En traitant les maladies du premier âge, ayez toujours présentes à votre esprit les considérations que j'ai déjà exposées sur l'expansibilité et la mollesse de la peau, sur la mobilité du système nerveux, sur la tendance des forces vitales vers la tête, sur la vive action du cerveau, l'énergie de la faculté digestive, l'altération du système digestif si bien observée par Ettmuller, la nutrition, l'accroissement, et la facilité avec laquelle les crises s'opèrent dans l'enfance.

Tâchez de connaître, à des signes certains, dans quelle circonstance le système lymphatique abdominal ne jouit point d'une énergie suffisante pour prévenir ou corriger l'atonie générale de ce même système. Si vous voulez pouvoir guérir un grand nombre de désordres qui surviennent au premier âge, approfondissez l'histoire des systèmes osseux, nerveux, lymphatique et dermoïde à cette époque de la vie.

Le travail de la dentition première et seconde est un acte très-important : vous devez le surveiller avec soin.

Stahl et Hoffmann ont admis la prédominance du cerveau chez les enfans. Cette idée a été aussi adoptée par Bichat, l'un des plus grands physiologistes modernes. Le savant professeur Hallé donne seulement à cet état le nom de susceptibilité cérébrale. L'opinion de Stahl me paraît

incontestable et fondée sur la constitution du premier âge. J'ai donné à cet égard un grand nombre de preuves dans mon Mémoire sur les enfans à grosse tête et mes réflexions médicales sur les enfans célèbres.

Il n'est pas vrai, comme le prétend l'auteur de l'article, *Maladies des enfans*, du Dictionnaire des sciences médicales, que tout, à cette époque dont il est ici question, soit dirigé vers l'accroissement.

Plusieurs médecins recommandables se sont évidemment trompés en admettant comme un aphorisme de notre art, la prédominance du système lymphatique infantile. Un grand nombre de faits prouvent que dans ce premier stade de la vie, le système absorbant est plus souvent atonique qu'énergique. Tournez alors vos vues vers la nutrition et les causes qui la dérangent.

Au berceau de l'enfant, que tout soit pour vous un signe et une leçon de séméiologie : la position que l'enfant affecte, les diverses agitations de son corps, le mouvement de ses yeux, que j'ai vu devenir quelquefois *rotatoire* à l'approche d'une convulsion, l'inclinaison de sa tête, la couleur de ses déjections, ses cris, ses pleurs sans cause manifeste, le rire apparent dans la fréquente rétraction de ses lèvres, lequel annonce toujours un spasme interne, sa morosité, ses inquiétudes, ses urines lactescentes, et surtout le jeu varié d'une physionomie changeante et mobile.

Ecoutez surtout les mères, et sachez les faire parler à propos. Elles peuvent vous révéler bien des mystères. Les grandes choses réveillent l'attention de l'homme. Les circonstances les plus légères, les détails minutieux en apparence frappent l'œil observateur d'une mère : et dans la Médecine infantile, les petits détails deviennent importants.

C'est toujours aux mères que je me suis adressé pour le premier rapport d'une maladie ; et ce premier rapport dé-

cide souvent de tout. C'était l'opinion de Barthez. Je connais à Bordeaux un grand nombre de mères de famille qui savent observer avec finesse et même avec un vrai talent, ce qui est fort rare. Mesdames Sarget, Baour, Viotte, Candau et Malesieux sont de ce nombre. J'ai connu à Paris, en 1803, chez le docteur Süe, une jeune mère allemande, qui aimait beaucoup les enfans : c'était sa passion dominante ; elle les observait sans cesse pour dessiner avec un art merveilleux les ébats, les courses, les jeux variés, les désirs expressifs, les chagrins passagers, et les longues joies de ces petits êtres intéressans, qu'elle appelait ses bons amis. Elle me communiqua un jour plusieurs sujets charmans renfermés dans son porte-feuille ; et ce qui valait mieux encore, un Mémoire de sa composition sur la physiologie des enfans. Je ne connais rien d'aussi piquant dans ce genre : traits fins et délicats, observations pleines de sagacité, anecdotes intéressantes, style concis et rapide : rien ne manquait à ce petit livre pour en faire un véritable chef-d'œuvre.

Il est un art important peu connu du vulgaire : c'est l'art de bien voir et de bien regarder, d'interroger les malades et les assistans, d'écouter leurs réponses, de toucher *comme il faut* les parties affectées, et de diriger son attention sur toutes les faces et même les facettes que présente un objet, selon la remarque ingénieuse de madame de Sévigné. Galien, comme on peut le voir dans son excellent livre, *De locis affectis*, possédait à un suprême degré l'art dont je viens de parler. Apprenez donc de bonne heure à perfectionner ce que j'appelle l'éducation médicale des sens.

Les maladies des enfans sont nombreuses et fréquentes, surtout dans le premier septénaire. Je n'entrerai point ici dans tous les détails variés que la connaissance de ces affections exigent. Je le répète, je ne fais point un livre ; je vous indique le moyen de composer un jour vous-même.

L'ictère des nouveaux-nés est plus souvent spasmodique qu'inflammatoire, du moins à Bordeaux. *Scribo Burdigalæ, in aere Burdigalensi*. Que n'ai-je le talent de Baglivi, que cette citation rappelle à votre souvenir !

L'asphyxie des nouveaux-nés diffère de l'apoplexie par les causes, les signes et le traitement ; il faut bien se garder de les confondre.

Quelques auteurs ont prétendu que l'éclampsie des jeunes enfans n'était autre chose que l'épilepsie. C'est une erreur ; la première affection les attaque souvent dans les premiers mois de la naissance. La véritable épilepsie vient plus tard. L'éclampsie n'est le plus souvent qu'une pamoison passagère. La maladie sacrée d'Hippocrate est toujours une affection chronique.

L'endurcissement du tissu cellulaire est une maladie toujours fâcheuse, surtout lorsqu'elle se propage jusques aux poumons, au foie, et au cerveau. Elle est fréquente dans les maisons qui reçoivent les enfans trouvés. Lorsqu'elle se complique d'une affection vénérienne, comme je l'ai souvent vu, ne concevez aucun espoir de guérison.

Le *trismus nascentium* est une maladie rare à Bordeaux. Je l'ai vue deux fois produite par des piqures d'épingles qui avaient lésé gravement le *sternum* des enfans. L'affection se termina par un véritable tétanos.

La syphilis des nouveaux-nés exige un mode de curation adopté à l'âge, à la constitution et aux accidens plus ou moins graves qu'elle occasionne. Mahon et Bertin méritent d'être consultés sur cet objet important de Médecine infantile.

J'ai vu plusieurs fois des écoulemens par l'urètre et le vagin que des praticiens peu expérimentés confondaient avec une véritable blennorrhée. Le travail de la dentition produisait ces accidens.

Cette affection guérit le plus souvent à mesure que les

dents sortent : mais la leucorrhée chez les jeunes sujets du sexe féminin est d'une curation plus difficile. J'ai employé avec succès dans cette circonstance une infusion théiforme de quelques plantes aromatiques , comme le thim et le serpolet , des frictions sèches sur la région sacrée , et surtout le sirop de Portal.

Il est une autre maladie des enfans inconnue à la plupart des médecins , et même des auteurs , qui , en France et en Angleterre , ont écrit des traités généraux sur les affections du premier âge. J'ai vu le premier cette maladie à Bordeaux , il y a plus de vingt ans , sur deux enfans : le premier était âgé de six mois , et le second de neuf. Cette maladie est ce qu'on appelle *masclous* dans le Languedoc : ce que Sauvages nomme , dans sa nosologie , classe X^e. , *malis à crinonibus* d'après Ettmuller , *morbis pilaris* d'Horstius ; *setæ* , *comedones* , *dracunculus* , *cridones* de quelques autres auteurs. Je m'abstiens ici d'une plus longue synonymie que j'ai consignée dans un Mémoire *ex professo* sur ce sujet. Cette maladie n'est pas commune dans cette ville ; elle l'est d'avantage dans les pays du Nord. La description que le célèbre nosologiste de Montpellier en donne , est conforme à mes propres observations. Sauvages dit qu'elle est familière dans le Languedoc , et qu'elle attaque les enfans peu de jours après leur naissance ; et il ajoute ce qui suit : « Il s'élève sur la peau du dos , des bras , des jambes , des poils rudes , noirâtres , longs d'une ligne , éloignés d'environ une ligne les uns des autres , lesquels deviennent plus sensibles lorsqu'on les frotte d'huile , et ressemblent à des soies de pourceau. Les enfans crient sans cesse , ne peuvent dormir et maigrissent à vue d'œil. Il y en a qui tombent dans des convulsions , qui refusent de téter , et qui ont la fièvre. Les sages-femmes ont coutume tous les deux jours de se mouiller la main avec de l'huile ou de la salive , et de frotter légèrement la peau

pour faire tomber ces poils, ou bien de laver souvent les enfans avec de l'eau tiède dans laquelle on a délayé de la farine, après quoi elle les essuient avec un linge sec. Ces soies reviennent trois ou quatre fois dans le premier mois, elles noircissent de jour en jour, après quoi elles tombent. Si l'on en croit Horstius, il y a des enfans de deux ans qui sont pareillement sujets à cette maladie ». Si vous voulez approfondir ce sujet intéressant, lisez les thèses de Cunel et quelques autres dissertations annexées au savant traité *De vend medinensi* par Welschius.

Les deux enfans dont j'ai parlé plus haut, furent malades de ces *masclous* pendant plus de trois mois. Leurs agitations et leurs inquiétudes étaient extrêmes. Je parvins à les guérir avec des illinitions d'huile empyreumatique.

Il se présente ici naturellement une question à résoudre. Ces crinons, ces comédons sont-ils véritablement des vers? Je n'oserai point l'affirmer : ce qu'il y a de bien certain, c'est que je les ai vu se remuer et s'agiter en tout sens sur le dos des enfans qui en étaient tourmentés. Le célèbre docteur Hermann, professeur d'histoire naturelle à Strasbourg, avait embrassé cette dernière opinion, comme il me l'a plusieurs fois manifesté dans la correspondance que j'entretenais avec lui.

Les aphtes des nouveaux-nés méritent toute votre attention. Raulin a très-bien décrit cette maladie.

La diarrhée de dentition, lorsqu'elle est modérée, favorise l'évolution dentaire. Il existe à cette époque importante du premier développement de l'espèce humaine, une tendance manifeste des forces vitales vers la tête, ce que les anciens appelaient *anarhopie*. Si elle est trop forte, elle produit un grand nombre d'accidens, tels que le catarrhe inflammatoire, une chaleur intense de la bouche et des gencives, et des mouvemens convulsifs. Des sangsues der-

rière les oreilles deviennent alors d'une application indispensable.

Si la direction dont je viens de parler se fait en sens inverse, le mal peut devenir plus grave encore. La diarrhée colliquative épuise les jeunes sujets, une grande irritation fatigue l'estomac et les intestins. Les enfans sont dévorés d'une soif immodérée, un vomissement continu les oppresse, la fièvre survient, le marasme en est souvent la suite. Un grand nombre d'enfans succombent dans les circonstances que je viens d'exposer. Les bains composés d'une forte décoction de plantes aromatiques, des frictions sur tout le système dermoïde, un régime analeptique, la position dont je vous ai donné la formule, ont produit quelquefois, dans les cas dont il s'agit ici, des résultats heureux et le plus souvent inattendus.

Une dentition laborieuse, un mauvais régime, l'altération de la faculté digestive produisent souvent la maladie vulgairement connue sous le nom de carreau. Il est plus aisé de la prévenir que de la guérir lorsqu'elle est accompagnée de fièvre lente, d'amaigrissement et de marasme.

Les scrophules font le plus souvent le désespoir de la médecine. Que de remèdes vantés et bientôt rejetés ! Quel luxe de polypharmacie étalé avec pompe dans quelques livres pour guérir les affections scrophuleuses ! Etudiez avec soin l'anatomie et la physiologie du système lymphatique, et les vices de la nutrition ; sachez employer à propos la rhubarbe et le quinquina, la diète animale et quelques liqueurs spiritueuses, dans ces circonstances difficiles ; vous aurez beaucoup fait pour votre instruction. Je parlerai plus bas du sirop de Belet, avec lequel j'ai guéri un grand nombre de scrophuleux.

Les véritables scrophules du reste ne sont pas aussi communes qu'on le pense. On les confond souvent avec de légers

engorgemens glanduleux qui sont engendrés nécessairement par la constitution de l'enfance. J'appelle ces affections *scrophulisantes*, comme Baillou nommait *rhumatisantes*, certaines affections qui tenaient un peu du génie rhumatismal, sans être véritablement rhumatismales. J'ai beaucoup insisté dans mes cours sur cette distinction que je crois neuve et surtout importante pour la clinique.

Le rachitisme fait depuis trente ans en France des progrès alarmans : on dirait, et ce n'est point ici une vaine déclamation, que l'espèce humaine y dégénère de sa beauté primitive et de son antique force. Vous ne voyez plus en effet des formes athlétiques et de ces Francs dont les bras robustes soulevaient des fardeaux énormes. De petits hommes sans vigueur, de petites femmes qui peuvent à peine remuer le berceau de leurs enfans, se multiplient en foule autour de nous. Que sont devenues ces belles races de fiers Gaulois qui rappelaient le souvenir des héros d'Homère?

Il n'est pas de mon sujet de rechercher les causes de cette dégénérescence : je dirai seulement en peu de mots que la dépravation des mœurs, les vices de l'éducation corporelle, le désir ardent de faire une fortune rapide qui jette les hommes hors des routes communes de la vie ; que les angoisses d'une terreur qui a pesé sur nous si long-temps et qui était bien capable de détruire les trempes les plus vigoureuses ; que le virus syphilitique qui circule presque dans toutes les branches de l'arbre social, ont corrompu les sources de la génération. Un auteur moderne prétend que dans soixante ans, personne ne pourra plus porter les armes en France ; et il ajoute qu'aux seuls médecins appartient le droit d'appliquer des remèdes efficaces à tant de maux. C'est fort bien : mais où est Hercule, pour nettoyer les étables d'Augias.

Le vice scrophuleux seul, ou compliqué du rachitisme, gonfle souvent l'abdomen des jeunes sujets. Le bassin est or-

dinairement plus petit dans les enfans atteints du vice scrophuleux, et les os sont quelquefois vacillans.

En général, le cerveau est plus volumineux chez les rachitiques.

Les corps à baleine sont très-nuisibles à l'accroissement et à la force des muscles du dos.

J'ai vu le crâne devenir très-ample dans un rachitique par vice scrophuleux.

La dentition produit de très-grands ravages dans les enfans rachitiques : il est des moyens de les prévenir.

On a inventé un grand nombre de machines pour combattre le rachitis : la plupart sont inefficaces ou nuisibles ; il vaut mieux recourir à des moyens internes, pourvu que leur emploi soit dirigé par une connaissance positive des causes.

Sœmmering a dit : *osseum systema nonnullorum infantiae morborum mysteria detegit*. Le système osseux dévoile le mystère de quelques maladies de l'enfance. Haller, dans sa grande physiologie, s'est à peu près exprimé de la même manière.

La coqueluche reconnaît souvent pour cause une altération du système digestif, surtout de l'estomac : elle finit par devenir spasmodique : elle est quelquefois contagieuse. Cette maladie prouve par la répétition de ses quintes à heures fixes, l'influence de l'habitude sur certains actes de l'organisme.

J'ai vu des coqueluches qui avaient résisté aux moyens les plus efficaces, céder tout-à-coup, par le séjour de quelques semaines à la campagne.

Le croup est une des maladies les plus terribles qui puissent attaquer l'enfance. Elle est à Bordeaux plus souvent inflammatoire que spasmodique : elle n'y règne point fréquemment, quoique en aient dit quelques praticiens, qui

très-certainement la confondaient avec d'autres angines dont il faut la distinguer avec soin.

Pour combattre cette maladie, la médecine expectante n'est d'aucune utilité. Il faut ici frapper avec justesse; il faut surtout frapper fort et vite.

Cette affection est aujourd'hui bien connue. Le concours dont j'ai déjà parlé a multiplié les sources d'instruction à cet égard.

L'histoire de l'inoculation est un des points les plus intéressans de la Médecine infantile. Les préjugés, les mauvais raisonnemens de toute espèce, les préventions les plus absurdes repoussèrent d'abord un bienfait que les hommes auraient dû accueillir avec enthousiasme. L'Angleterre surtout, si fière de ses principes philosophiques, se montra la moins raisonnable des nations.

La vaccine a éprouvé le même sort : mais enfin, la vérité a triomphé. Quelques erreurs subsistent encore; le temps qui met tout à sa place les dissipera peu à peu, et le nom de Jenner sera immortel.

Vous trouverez une excellente description de la petite-vérole dans Rhasès et surtout dans Sydenham.

Redoutez les suites de la variole, de la rougeole et de la scarlatine. Lorsqu'elles ont cessé, vous voyez souvent naître le vice scrophuleux, l'œdème, l'anasarque et l'hydropisie.

Les affections vermineuses sont le fléau de l'enfance, quoiqu'en ait dit Burton, qui, je ne sais pourquoi, appelle les vers, d'*innocentes créatures*.

J'ai vu quelquefois l'estomac perforé par ces *innocens animaux*, qui produisent d'ailleurs bien d'autres accidens fâcheux.

Il ne faut pas toujours croire à l'existence des vers dans les maladies des enfans : mais il faut toujours la soupçonner.

Les remèdes contre les vers sont innombrables dans les

matières médicales : ayez en peu ; mais qu'ils soient bien choisis.

L'hydrocéphale interne est une maladie qui devient plus fréquente de jour en jour. Il ne faut point la confondre avec la fièvre cérébrale , comme quelques auteurs le font aujourd'hui.

Les bons traités sur cette affection ne manquent point ; il faut surtout tourner vos vues vers les moyens de la prévenir.

Pendant le sommeil des enfans , vous apercevez quelquefois sur leurs lèvres un ris sardonique ; c'est le produit d'un spasme interne.

Les enfans à grosses têtes sont plus sujets aux convulsions que les autres , surtout à l'époque de la dentition. Quelques-uns de ces enfans sont doués d'une intelligence précoce.

Platon et Aristote chez les anciens , Barthez et Mirabeau chez les modernes , avaient une tête volumineuse. Ne tirez point cependant de ces faits des conséquences générales. La nature se joue de tous nos systèmes ; elle place quelquefois le génie dans un crâne étroit , et *crétinise* un grand nombre de grosses têtes. Nous disons que la nature est bizarre : c'est l'homme seul qui est bizarre avec ses théories , ses hypothèses et son orgueil.

Ne confondez point le croup avec l'asthme aigu de Millar et l'asthme suffocant d'Ettmuller.

J'ai vu plusieurs enfans succomber en trois heures à cette dernière maladie. On eut dit qu'une corde garrotait fortement la poitrine , et empêchait le jeu des poumons. Si on est appelé à temps , l'application de plusieurs sangsues sur le thorax , l'emploi de l'assa fétida et d'un vésicatoire , peuvent guérir cette affection ; mais il faut agir vite : *occasio præceps*.

Lorsque les convulsions ne sont point causées par des vers et les orages de la dentition, elles ne sont pas très-dangereuses. Le premier âge est naturellement convulsible.

Les hémorroïdes ne sont point familières aux enfans. Les observateurs néanmoins les ont vues sévir à six mois, un an, deux ans, trois, quatre et cinq ans.

Le fungus médullaire est plus commun dans l'enfance et dans la jeunesse que chez les adultes. Voyez à cet égard le Mémoire de M. le professeur Maunoir, que la Société de médecine de Bordeaux a couronné le 1^{er} Septembre 1819.

On a beaucoup écrit sur les *signes* des enfans, *nævi materni*. Si je devais embrasser une opinion, je croirais volontiers à l'influence de l'imagination des mères sur le fruit utérin. La plupart des médecins refusent d'y croire, parce que le phénomène est inexplicable : c'est la raison de l'orgueil. La nature nous environne de mystères. Nous devrions être plus modestes.

Les fièvres intermittentes des enfans sont ordinairement faciles à guérir.

Sachez qu'il est des maladies héréditaires et de famille : les traits du visage, la physionomie toute entière, la démarche, les tics, les inclinations physiques et morales, les vices de conformation, le strabisme, la phthisie, etc. etc., se transmettent comme un héritage de père en fils. La forme du nez, de la bouche, des mains, de plusieurs autres parties du corps distinguent certaines familles. L'histoire des maladies héréditaires renferme des faits très-curieux qui sont très-vrais quoiqu'on ne puisse pas les expliquer.

Dans un endroit du Bas-Anjou vous voyez des enfans venir au monde avec six doigts. Le célèbre Bonnet se tourmente beaucoup dans ses *Considérations sur les corps organisés*, pour expliquer ce sex-digitisme. Il appelle le grand Haller à son secours, en lui disant que les épigénésistes vont

trionpher, que les six doigts des enfans du Bas-Anjou renversent un grand nombre de ses idées physiologiques : Bonnet et Haller, dans cette circonstance, se perdent en raisonnemens chimériques. Ils étaient néanmoins des savans du premier ordre.

La moyenne région du bas-ventre, selon la remarque du docteur Portal, est beaucoup plus longue dans les enfans que dans les adultes. On peut dire que les hypocondres ne sont presque point creusés dans le premier âge.

Lassone a observé que l'estomac des enfans, bien loin d'être situé transversalement, comme celui de l'adulte, est presque dans une direction perpendiculaire. Le grand épiploon qui est attaché à la grande courbure de l'estomac, se trouve nécessairement plus à gauche qu'à droite; c'est ce qui a induit en erreur plusieurs médecins : ils ont pris des obstructions de ce viscère pour des embarras dans le colon qu'on a trouvé très-libre à l'ouverture du cadavre de quelques jeunes sujets.

Quoiqu'en aient dit certains médecins, ils est très-certainement des phthisies de naissance. Fernel dit avoir vu des familles entières ravagées par cette maladie (1). Morton dit qu'elle est héréditaire plus que toutes les autres. Dans ces phthisies, le praticien doit presque toujours tourner ses vues vers une cause scrophuleuse.

M. le docteur Coindet a observé dans l'hydrocéphale interne, des urines micacées, et un cri qu'il appelle hydrocéphalique. Tâchez de confirmer cette observation par la vôtre (2).

(1) *Qui tabida stirpe sati sunt, quasi hereditario jure, omnes necessariâ tabe marcescunt, hocque malum sæpe vidimus, in omnes ejusdem familie grassari.*

(2) Voyez le Mémoire de cet auteur couronné par la Société de Médecine de Bordeaux.

J'ai vu une singulière occlusion des oreilles chez un enfant nouveau-né. Le conduit auditif externe était fermé par une membrane fort mince, parsemée çà et là de trous exigus, qui la faisait ressembler au millepertuis.

Il est une maladie des enfans assez rare et fort-peu connue : c'est le *syriasis*, le *fovea* des latins, appelé aussi maladie des Solstices ou de la Syrie. Mercurialis et Primerose en ont parlé : ainsi que Brouzet dans son *Education médicale des enfans*.

Avant eux, Pline le naturaliste avait dit un mot de cette affection dans le chapitre 21, liv. 22, de son Histoire naturelle, ainsi que dans le 15^e chapitre, liv. 30^e. Vous pouvez consulter cet auteur à cet égard. Mercurialis la définit de la manière suivante : *Syriasis est inflammatio partium circa cerebrum vel ejus membranas*. Sauvages la range aussi parmi les céphalites. Plaute, dans une de ses comédies (*Trinummus*), a nommé cette inflammation, la maladie des Solstices ou de la Syrie, parce qu'il l'avait vue régner plusieurs années de suite, précisément à l'approche des Solstices, et que tous les esclaves qu'on amena de la Syrie, en furent attaqués et en moururent.

Mercurialis assure que les enfans sont plus sujets à cette indisposition que les adultes, et que ceux qui en sont attaqués ont les yeux pâles, la peau extrêmement sèche, et les os de la partie antérieure de la tête aplatis. La douleur de gosier, et la faiblesse de l'estomac, ne tardent guère à paraître, la fièvre se déclare, le délire survient aussitôt, et le malade périt au bout de trois ou quatre jours.

Cette maladie est d'autant plus dangereuse, que les enfans qui résistent à ses premières attaques, tombent presque toujours dans le marasme. (Pour de plus amples détails, voyez Brouzet, liv. II, pag. 290).

Les maladies aiguës donnent des aîles à l'accroissement : les maladies chroniques le rendent stationnaire.

Les affections morbides qui produisent quelquefois de si grands changemens dans le physique des enfans, en produisent aussi de forts singuliers dans le moral. Le fameux Condorcet fut doué jusqu'à l'âge de sept ans d'un caractère plein de bonté et de mansuétude ; on l'appelait le petit mouton. La petite-vérole survint : après la guérison, Condorcet se montra morose, mélancolique et hargneux ; *il ruait à tout venant et à tout propos*, dit la marquise Dudeffant dans une de ses lettres. A cette époque, qui fut une véritable révolution, le *petit mouton* fut surnommé *le mouton enragé*.

Les enfans qui ont la tête très-grosse ont le tissu spongieux très-relâché ; ils se chargent fréquemment d'un embonpoint excessif, et sont éminemment sujets aux maladies spasmodiques (Grimaud, cours des fièvres, tome iv, p. 25).

Il se forme habituellement dans l'enfant une surabondance d'humeurs muqueuses et séreuses que le principe de vie rejette sur l'organe de la peau : vous devez considérer ces efforts de la nature comme des excréctions très-salutaires, et ne jamais les répercuter vers le centre. Le fils de Tymonade, âgé de deux mois, fut couvert d'exanthèmes et de tumeurs très-rubicondes sur les jambes, les hanches, les lombes et le bas-ventre : ces accidens ayant cessé, il survint des convulsions et des mouvemens épileptiques, la fièvre disparut pendant plusieurs jours, et l'enfant mourut (Hipp. Epid., liv. vii, sect. 11).

De toutes les parties de l'enfant, celles qui sont les plus susceptibles d'engorgement et d'obstruction, sont la poitrine et le mésentère.

Lorsque le vomissement des nouveaux-nés a tous les signes d'un mouvement salutaire, ne troublez point la nature ; si l'on voit qu'il devient fréquent et abondant, il faut rendre le régime plus doux et un peu laxatif.

Le dévoiement modéré qui survient pendant l'éruption des

dents, préserve la tête et la poitrine des engorgemens qui pourraient s'y former dans ce redoutable moment : soyez tranquilles spectateurs de cette crise salutaire.

Lorry, ce médecin si docte et si sage, nous dit, dans son beau traité latin des maladies cutanées, qu'il a vu plus d'une fois la petite-vérole être plus pernicieuse aux enfans roux qu'aux autres, et qu'ils sont plus exposés dans toutes les affections éruptives. Sydenham, Triller, Boerhaave menacent aussi ces sujets d'angines et de pleurésies très-dangereuses. Il est certain que si quelque exanthème, si quelque abcès leur surviennent, le péril est plus grand chez eux que chez les individus d'une autre couleur, et qu'il n'en faut point attendre un véritable pus, mais une matière gravéolente et toujours un peu ichoreuse.

Les enfans qui dans la petite-vérole salivent beaucoup, meurent rarement. Je n'ai jamais vu périr ceux qui ont bien salivé, dit Baglivi.

Le célèbre Haller, qui a ouvert tant de cadavres, n'a jamais trouvé de pierres dans la vésicule du fiel chez les enfans.

Les enfans conçus dans une mère sujette à des fleurs blanches très-acrimonieuses, sont attaqués d'un rachitis très-malin, et qu'on n'a encore guéri que très-rarement jusques ici, d'après les observations de Storck et de Van-Swieten, ce docte commentateur de Boerhaave.

Les anciens auguraient bien pour l'avenir des éruptions cutanées chez les enfans. Les petits ulcères à la tête, aux oreilles, et à toute autre partie du corps; la bouche abreuvée de salive, le nez rendant beaucoup de mucosités, leur faisaient présumer que jamais les enfans ne seraient attaqués de mal caduc; ils pronostiquaient le contraire pour ceux qui n'avaient point éprouvé ces évacuations salutaires.

Le célèbre Cullen a connu une famille dont le père était

écrouelleux ; tous les enfans qui lui ressembraient étaient affectés de cette maladie , et ceux qui ressembraient à la mère en étaient exempts : son traducteur , Bosquillon , dit avoir vu des enfans qui ont eu cette maladie , quoique leurs pères et mères n'en eussent j'amaïs été attaqués ; souvent il n'y en a qu'un seul affecté dans une famille nombreuse.

Van-Swieten a remarqué qu'un accès de colère qui ne paraît produire aucune altération sensible chez la nourrice , altère cependant assez son lait , pour que l'enfant qu'elle allaite tombe dans de violentes convulsions.

Il y a des exemples d'épilepsie par indigestion , chez les enfans ; Fernel , Forestus , Boerhaave , Valeriola rapportent plusieurs faits de cette nature.

La pharmacie des enfans doit être composée de peu de remèdes ; Sydenham disait qu'avec dix ou douze médicamens , il pouvait faire avec succès la médecine des enfans. Alphonse Leroi avait embrassé la même opinion. C'est prescrire à l'art des bornes trop étroites : mais il faut se souvenir néanmoins que dans le premier âge , la vie s'exerce avec la force synergique de tous les organes , et que la nature jouit alors dans toute sa plénitude de la puissance médicatrice. *In isto corpore animato , omnia animantur* , dit Hippocrate , qui , par un privilège accordé au seul génie , sait souvent en peu de mots exprimer une pensée profonde.

Ceux qui ont beaucoup pratiqué la médecine des enfans , dit Alphonse Leroi (1) , se sont attachés à un petit nombre de remèdes , mais spécialement à un seul. Ainsi , Sydenham , qui ne considérait chez les enfans que la faiblesse de l'estomac et les dispositions à l'acescence , usait de deux remèdes dans sa pratique , d'eau de rhubarbe et de sel volatil animal. Harris , qui ne voyait chez eux qu'acescence , ne donnait pres-

(1) Médecine maternelle , page 386.

que qu'un seul remède, les yeux d'écrevisse. Armstrong s'est attaché à la sécrétion muqueuse du canal intestinal, et ne s'est presque servi que d'ipécacuanha. D'autres praticiens, qui n'ont considéré que l'altération de la lymphe, n'ont donné que la panacée mercurielle.

Je puis assurer que depuis vingt-cinq ans, j'ai guéri bien des maladies infantiles avec le seul tartre stibié, donné sous plusieurs formes, selon les accidens que j'avais à combattre. Uni avec les absorbans par exemple, le tartre stibié produit les plus heureux résultats chez les enfans dont la peau est blanche et les cheveux blonds, chez lesquels l'accescence domine et la lymphe est dans l'atonie.

Ce médicament est un véritable bienfait de la chimie moderne. Il faut seulement savoir l'employer à propos. Le fameux Gui-Patin, dont les lettres sont si spirituelles et si agréables à lire, Gui-Patin qui avait peur de l'ombre même d'un chimiste, redoutait l'émétique qu'il appelait *énétique*. Il faut lui pardonner : on ne savait pas de son temps préparer ce remède.

L'ipécacuanha a été administré aux enfans dans presque toutes leurs maladies; il a été vanté comme un remède universel pour eux, dit Alphonse Leroi. C'est une prétention exagérée : cette racine jouit à la vérité de plusieurs vertus et convient au premier âge, comme vomitive, laxative, diaphorétique et diurétique. Elle ne produit que des secousses légères et ne peut jamais être suivie d'aucun danger. Consultez l'article ipécacuanha dans la *Médecine maternelle* de l'auteur que je viens de citer; tout ce qu'il dit à cet égard est conforme à la plus saine pratique.

Quelques préparations mercurielles, et surtout le calomel, sont des armes puissantes contre plusieurs maladies des enfans, et notamment contre les affections lymphatiques et les engorgemens abdominaux.

Le sirop de Belet est un excellent remède contre les scrophules et le rachitis. N'employez ce médicament que d'après la formule donnée par l'auteur, et observez, en tout, la marche qu'il a indiquée.

Purgez les enfans de temps en temps avec un doux laxatif : mais n'abusez jamais de ce moyen. Je ne me suis jamais repenti d'avoir fait vomir les jeunes sujets : je me suis plus d'une fois repenti de les avoir purgés.

Alphonse Leroi vante beaucoup l'application des sangsues derrière les oreilles dans le cas d'une dentition laborieuse. Ce médecin m'a dit à moi-même qu'il fallait user de ce moyen en quelque circonstance fâcheuse que ce fut, produite par une pénible évolution dentaire. Je ne suis point de cet avis. J'ai consigné à cet égard mon opinion dans deux Mémoires sur la dentition, que j'ai communiqués il y a plus de quinze ans à la Société de médecine de Bordeaux. Voici selon moi le principe qui doit diriger le praticien dans le cas dont il s'agit.

Lorsque dans une dentition difficile, il y a *anarrhodie* ou tendance extrême des mouvemens toniques vers la tête, avec rougeur et tuméfaction des lèvres, des paupières et de presque toutes les parties du visage, l'application des sangsues derrière les oreilles est alors d'une nécessité indispensable. J'ai vu périr un grand nombre d'enfans parce qu'on avait refusé ou négligé ce grand moyen de guérison.

Quant au contraire il y a *catarrhodie* ou direction des forces vitales en sens inverse, avec une diarrhée débilitante, des vomissemens fréquens suivis de la pâleur de la face et d'une asthénie presque générale, gardez-vous bien dans cette circonstance de toute évacuation sanguine. Dans ce dernier cas, j'ai fait usage avec un grand succès d'une mixture composée d'eau thériacale, d'eau de canelle orgée, de sirop de coing, d'esprit de mindérérus et de quelques gouttes d'essence carminative de Wédel.

L'acétate ammoniacal découvert par le docteur Mindérér, est un très puissant remède contre quelques fièvres intermittentes des enfans et autres affections, lorsque la peau est sèche et rugueuse. J'ai appris à me servir de ce moyen dans la pratique heureuse et savante de feu le docteur Lucadou, dont la mémoire me sera toujours chère. Ce respectable ami me soutint et me défendit contre des injustices de toute espèce dont je fus assailli dans ma jeunesse médicale. (Voyez l'éloge que j'ai consacré à ce médecin. *Illi sit terra levis!*)

On dirait que la mode exerce aussi sa puissante influence sur l'art de guérir. On n'appliquait jadis des vésicatoires que dans le moment suprême : aujourd'hui on s'en sert à tout propos et hors de propos. Ce sont presque toujours les mères qui le veulent ainsi. Sans doute ce moyen est héroïque dans certaines circonstances : apprenez à les distinguer avec soin. Rarement faut-il laisser sur le corps des enfans des vésicatoires durant des années entières. Vous tarissez, vous épuisez ainsi la vie dans sa source la plus pure. J'ai presque toujours dans ma pratique donné la préférence à un sinapisme promené sur divers points du système dermoïde, et surtout au dropax dont j'ai fait un grand usage à Bordeaux, avec de très-heureux résultats, lorsqu'il fallait agir sur les forces vitales concentrées à l'intérieur, les disperser sur la circonférence. (Consultez à cet égard l'article *Dropacime* dans le Dictionnaire de médecine encyclopédique, par ordre de matières).

J'ai employé avec succès les vésicatoires à la nuque contre les affections convulsives du bas-ventre chez les enfans, dans la dentition difficile. Ils sont préférables aux saignées locales, dans le rachitis, dans les flux de ventre chroniques, dans l'angine membraneuse. Leur bon effet s'explique alors par leur action sympathique.

Si le régime échauffant est contre-indiqué dans toutes les maladies exanthématiques des enfans , par le génie même de la fièvre inflammatoire , on ne doit pas non plus abuser du régime rafraichissant prescrit par le grand Sydenham qui corrigea son siècle d'un absurde préjugé sur cet objet.

Le jeûne est nuisible tant que le corps n'a pas encore pris tout son accroissement. Dans le premier septénaire , le retranchement d'une partie de la nourriture , et même le retard des heures accoutumées , peuvent altérer la chaleur innée , si nécessaire à cet âge tendre , dit Hippocrate , et en affaiblissant les forces , font naître une constitution valétudinaire. C'est surtout pour les enfans à la mamelle que cette assertion est fondée.

Une saignée faite à propos au moyen des sangsues est en général suivie des plus heureux effets dans la plupart des maladies de l'enfance , surtout si elles sont aiguës. On doit la proportionner à l'âge et à la force du sujet.

On se sert beaucoup , pour les enfans , de sirops , de gommes , de substances grasses , de remèdes adoucissans : on veut , dit-on , lubrifier et relâcher ; mais presque toujours ces médicamens font perdre aux viscères tout leur ressort et causent des engourdissemens très-funestes.

Les opiacés ne conviennent point à l'enfance. Le sirop de diacode augmente souvent la direction des forces vitales vers la tête ; il ne faut s'en servir qu'avec la plus grande circonspection. J'ai vu périr trois jeunes sujets par l'exhibition d'une dose trop forte de thériaque.

Vous pouvez avec fruit , dans quelques circonstances de rougeole , de petite-vérole , de scarlatine , rétropulsées par quelque cause que ce soit , employer quelques cuillerées de vin généreux ; mais alors assurez-vous bien qu'il n'existe point de diathèse inflammatoire.

Armstrong observe que la rhubarbe donnée seule , est

sujette à pincer les intestins des enfans, et à mettre les premières voies dans un état spasmodique ; qu'ainsi on ne doit leur en faire prendre qu'avec prudence à cet âge. Hamilton l'approuve avec la magnésie. Vous éviterez cet inconvénient en triturant la rhubarbe avec un peu de sucre, ainsi que le jalap, lorsque vous serez obligé de vous en servir.

Quant aux potions huileuses, si fréquemment employées par la nation des nourrices, Rosen, Tissot, Haller, Underwood les proscrivent avec juste raison. L'huile, le beurre, la graisse nuisent à l'estomac. Ma pratique particulière est conforme à celle de ces observateurs attentifs.

Il est une classe de remèdes dont on use très-largement dans les maladies de l'enfance ; je veux parler des absorbans réputés spécifiques par plusieurs praticiens, qui se proposent de corriger, par le moyen de ces substances, l'acidité dominante de l'estomac, et de former un sel neutre qui devient purgatif. Ici, comme partout ailleurs, il faut éviter des excès toujours préjudiciables à la santé. L'acidité des premières voies est souvent un bien pour les enfans, comme nous l'avons déjà observé.

On peut se servir, avec un très-grand avantage dans les fièvres des enfans, de l'usage externe du quinquina. Rosen se guérit d'une hémitritée en s'appliquant au creux de l'estomac, dans un linge, six onces de cette écorce qu'il fit bouillir dans de l'eau, ayant soin de réchauffer cet épithème dès qu'il commençait à se refroidir. Le médecin Samuel Pye eut pareillement recours à cette application. Le docteur Hannes, dans ses lettres allemandes sur le pourpre, recommande cette pratique. Le docteur Alexandre, dans ses essais et expériences sur les anti-septiques veut qu'on y joigne des pédiluves dans lesquels on aura jeté de la décoction de quinquina. On sent facilement combien ces considérations sont précieuses, et les avantages qu'on doit s'en promettre.

Je me suis servi plusieurs fois de ce moyen avec un très-grand succès.

Si la méthode iatrotiptice n'existait pas, il faudrait l'inventer pour l'enfance. Vous avez beau souvent user pour ces jeunes sujets, de caresses de toute espèce et emmieller les bords du vase, ils refusent avec obstination d'avaler le moindre médicament liquide.

Les frictions sèches, ou aidées de la vapeur des espèces aromatiques, ou de quelque teinture spiritueuse appropriée, peuvent être quelquefois d'une grande utilité dans le premier âge. Par leur moyen, j'ai souvent guéri des engorgemens abdominaux fort graves. A cette époque de la vie, le système dermoïde est perspirable dans tous les sens : vous agissez avec force du centre à la circonférence : l'inhalation et l'exhalation servent puissamment toutes les sympathies synergiques.

Les bains froids, comme nous l'avons dit, doivent être bannis du régime des enfans qui jouissent d'une bonne santé ; mais lorsqu'ils sont malades, cette balnéation a produit plusieurs fois des résultats très-heureux. Je m'en suis servi avec un grand avantage à la suite des maladies chroniques, lorsque les forces, sans équilibre, paraissant se concentrer sur un système de l'économie, engendraient une fièvre lente, dont Weisse et Werlhoff ont très-bien décrit les effets. Vous voyez naître alors une débilité relative qu'il faut guérir : le bain froid dans cette circonstance et quelques-autres analogues, sont un moyen vraiment héroïque.

Les bains d'air frais ou froid, qui sont de mon invention, sont très-certainement (je le dis d'après une pratique de vingt-cinq ans) un puissant auxiliaire dans quelques affections chroniques de l'enfance, surtout dans le rachitis commençant, dans la tendance au rachitisme et les engor-

gemens des organes épigastriques. Pour faire prendre ce bain , il faut deshabiller l'enfant , le mettre tout nud dans une chanibre close , agiter l'air autour de lui , le frictionner dans ce moment avec une flanelle , et le coucher ensuite dans son lit. Plusieurs observations m'ont prouvé l'utilité de cette pratique.

Il est des enfans qui , après des maladies aiguës , deviennent faibles , maigres et valétudinaires. Outre les remèdes généraux , employez dans cette circonstance des gilets et des caleçons de laine immédiatement appliqués sur la peau. De très-grands avantages résultent de ce vêtement. Il y a dans cette ville plus de deux cents jeunes sujets , ainsi revêtus de laine d'après mes conseils ; ils étaient débiles et malingres ; ils sont aujourd'hui forts et bien portans. Plusieurs jeunes filles surtout étaient auparavant sujettes à des rhumes opiniâtres qui menaçaient leur poitrine ; leur état s'est amélioré , et l'époque de la menstruation est heureusement arrivée pour elles. Le vêtement dont je parle est d'un très-grand secours médical dans une cité où les catarrhes sévissent pour ainsi dire toute l'année , et y sont depuis long-temps endémiques.

Je me proposais , en terminant cette section , de vous donner quelques conseils , non sur la médecine proprement dite , mais sur ce que Petit , de Lyon , appelait la médecine du cœur : pour la bien connaître , lisez et relisez ses *Épîtres à Forlis* , avec les notes qui les accompagnent. Quelle philosophie dans les idées ! quelle douceur dans le style ! quelle sagesse dans les préceptes ! On voit que le docteur Petit a su , dans l'exercice de sa profession , sonder tous les plis et tous les replis du cœur humain : personne n'a mieux écrit sur l'art d'inspirer la confiance , d'interroger les malades , de les écouter , de les persuader , de faire naître autour d'eux tous les charmes de l'espérance. Cet habile

médecin, enlevé trop tôt à l'art de guérir et aux lettres, qu'il cultivait avec tant de succès, parle beaucoup des malades en général, mais très-peu des mères de famille en particulier. C'est pour remplir cette lacune que je composai, en 1812, une *Épître à un jeune médecin qui se destine au traitement des maladies des enfans*. Qu'il me soit permis d'insérer ici un fragment de cet opuscule :

..... C'est aux mères, Alfred, que vous devez parler :

Connaissiez-vous à fond l'art de les consoler ?

Saurez-vous employer, toujours bon et sensible,

Pour les persuader, ce langage flexible,

Ce ton affectueux, tendre, compatissant,

De l'ame qui l'inspire, harmonieux accent ;

Qui fait au médecin essuyer bien des larmes

Et garder pour lui seul la crainte et les alarmes ?

Une mère confie à vos soins bienfaisans

Ses jours à conserver et surtout ses enfans :

Il faut qu'en vous voyant votre aspect la rassure,

Qu'elle dise : Il sent bien les peines que j'endure :

De l'amour maternel il connaît tous les droits ;

Et la douce pitié s'exprimant par sa voix,

Ménage avec bonté la tendresse des pères,

Le cœur, l'instinct, l'amour, le caprice des mères ;

Sait promettre à propos, quelquefois attendrir,

Intéresser toujours, et dans l'art de guérir,

Pour un fils bien-aimé qu'un sort cruel accable

Montrer tous les bienfaits d'une science aimable.

Les mères, cher Alfred, vous le verrez souvent,

Exigent que votre art soit toujours consolant ;

Elles veulent surtout qu'on aime à les entendre,

Qu'on prenne à leurs enfans l'intérêt le plus tendre.

Avez-vous tout pesé, tout prescrit, tout prévu ?

Aux plus légers détails êtes-vous descendu ?

Avez-vous composé votre air, votre visage ?

Ne contrastent-ils point avec votre langage ?

Prenez garde qu'un mot, un coup-d'œil indiscret

Ne viennent malgré vous trahir votre secret.

Quand il s'agit d'un fils, une ombre, une chimère
Sont des réalités pour le cœur d'une mère :
Sur son ame sensible et la crainte et l'espoir
Exercent tour à tour un magique pouvoir.
Un geste quelquefois entretient ses alarmes ,
Un rien lui fait souvent répandre bien des larmes :
Une mère ne voit, ne sent pas comme nous :
Sa peine est plus cruelle et son plaisir plus doux.
Tout nourrit sa terreur, ses regrets, son délire.
Enfin, pour abrégér ce qu'on ne peut décrire,
Son malheur est toujours le plus grand des malheurs,
Et pour elle il n'est point de légères douleurs.
Connaissez donc ici votre toute-puissance ,
Et d'un simple regard calculez l'influence :
Venez, suivez mes pas dans ce sombre réduit ;
Du berceau d'un enfant, l'amitié vous conduit
Vers une mère, hélas ! que la douleur oppresse :
Une mère ! ce mot dit tout à la tendresse.
Son fils est-il atteint du mal le plus léger ,
D'un mal qui peut s'accroître elle craint le danger ;
Seule avec son époux abandonnant les fêtes ,
Et de la vanité les plus belles conquêtes ,
Je la vois quelquefois, aux heures du sommeil,
D'un enfant qu'elle adore épier le réveil ;
Je la vois, dévouée à ces doux exercices ,
Lui fredonner gaîment la chanson des nourrices ;
Elle le prend, le quitte et reprend dans ses bras ,
Prévient tous ses besoins, conduit ses premiers pas ,
Et voudrait chaque jour, dans son pieux délire ,
De vie et de bonheur charger l'air qu'il respire.
Si votre art est divin, s'il vous égale aux dieux ,
Conservez-moi, dit-elle, un fils si précieux :
Voyez, il a reçu tous les dons en partage :
Les traits de mon époux, les grâces de son âge ;
Il adoucit nos maux, embellit mon bonheur,
Et c'est de tous les biens le plus cher à mon cœur.
Employez, cher Alfred, dans ce moment terrible ,
Tous les heureux élans de votre ame sensible.
Vous êtes observé : sur vous de toutes parts ,

Sur chacun de vos traits s'attachent les regards.
Que de votre discours l'ingénieuse adresse
D'une mère qui craint flatte un peu la faiblesse :
Des portes du trépas dites que son enfant ,
Pour la chérir encor , reviendra triomphant ;
Du pouvoir médical exaltant les merveilles ,
Pour séduire le cœur enchantez les oreilles ;
Faites briller l'espoir , trésor qui les vaut tous ,
Le doux espoir , suivi des songes les plus doux ;
Et par tous vos récits , vos peintures fidèles ,
Calmez ou dissipez les craintes maternelles.
Ce n'est pas tout encore , et mon cœur a besoin
De tracer un tableau dont je fus le témoin :
Non loin de ces remparts où de Clémence Isaure ,
Au mois riant des fleurs , la fête brille encore ,
Dans un humble réduit d'un vain peuple ignoré ,
Toujours aux vrais amis , aux beaux-arts consacré ,
Vivait depuis quinze ans , Clara , dont la sagesse
Égalait la beauté , la grâce enchanteresse.
Un mal qui de notre art élude le secours ,
Vient la surprendre , hélas ! au printemps de ses jours.
Sa débile poitrine où la fièvre s'allume ,
En efforts destructeurs lentement se consume.
Portal qui d'Esculape exerce le pouvoir ,
Épuisa les trésors de son vaste savoir ;
Une mère sensible , empressée autour d'elle ,
Lui prodigue des soins aussi vains que son zèle.
Le danger croît sans cesse , et cette aimable enfant ,
Digne d'un sort plus doux , d'un destin plus riant ,
Succombe ; et le trépas de sa faux meurtrière
Comme la fleur des champs que sèche la poussière ,
L'enlève à ses amis : oh ! regrets superflus !
Elle embrasse sa mère , et déjà ne vit plus.
Hélas ! dans ce moment et de deuils et d'alarmes ,
Que dire au désespoir ? comment sécher des larmes ?
Quel mensonge assez doux , quel mot assez flatteur
Pourrait en le charmant intéresser le cœur ?
Lorsqu'une mère éprouve une si grande perte ,
Pour son enfant chéri quand la tombe est ouverte ,

Irez-vous employer tous ces froids argumens ,
Pour un cœur affligé tristes raisonnemens ?
Quelle langue serait assez riche , assez belle
Pour consoler alors la douleur maternelle ?
En parlant d'espérance à ceux qui n'en ont plus ,
Les discours , les conseils deviennent superflus ;
Ils aggravent les maux que nous fait la nature :
Laissons donc au temps seul à guérir la blessure.
Épuisez , j'y consens , tous ces soins délicats ,
Qui sont d'une belle ame et qu'on n'enseigne pas ;
Mais d'une mère en pleurs , pour calmer la souffrance ,
Sachez pleurer comme elle et garder le silence.
Alfred , dans le bel art que vous avez choisi ,
Sans doute la science est un solide appui :
Par elle vous pourrez , surmontant mille obstacles ,
Pour les infortunés enfanter des miracles ;
Mais en suivant les pas de tant d'hommes fameux ,
Dont le nom sera grand chez nos derniers neveux ,
Vous devez quelquefois , assis auprès des mères ,
D'un savoir trop profond oublier les mystères ,
Apprendre le secret de charmer la douleur ,
Et plus que votre esprit consulter votre cœur.

SECTION HUITIÈME.

Bibliothèque Médicale infantile.

JE vais vous donner une liste des principaux auteurs qui ont écrit sur les différens objets de ce Mémoire : Si je voulais tout dire à cet égard, un volume de cinq cents pages ne suffirait point, pour indiquer seulement le nom des écrivains sur l'éducation physique et morale, sur l'hygiène et les maladies des enfans. Je me suis occupé pendant vingt-cinq ans à colliger les matériaux de ce paragraphe. Les notes que je possède sur ce sujet se portent à plus de trois mille.

Il est donc nécessaire de faire un choix : car dans cet immense océan de livres, de dissertations monographiques, de mémoires et de feuilles fugitives, tout n'est pas également digne de remarque : je puis néanmoins assurer que l'ouvrage le plus médiocre m'a fourni plus d'une fois des vues intéressantes et des faits toujours précieux pour l'observateur. C'est le Bourbier d'Ennius : *cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles*. Je vous conseille la sobriété dans vos lectures : connaissez beaucoup de livres ; parcourez les médiocres avec rapidité : méditez les bons ouvrages ; lisez-les plus d'une fois : mais, surtout, prenez des notes avec sagesse, et prenez-en tous les jours : ayez devant vos yeux cet adage des anciens : *nulla dies sine linea* : levez un impôt sur toutes les heures, à la fin de l'année vous contemplerez avec surprise le fruit d'une abondante récolte.

Je vous répète ici le mot de Montaigne, ce moraliste si

fécond en judicieuses sentences : ne cherchez point à être le plus savant, mais le mieux savant. Et moi j'ajoute, pour compléter cette idée philosophique : ce n'est point tout ce qu'on lit sans choix et sans ordre qui nourrit et fortifie ; c'est ce qu'on digère.

Je passerai donc sous silence, dans cette bibliothèque, quelques auteurs, d'ailleurs assez rares aujourd'hui. Si vous êtes curieux de les connaître, vous les trouverez dans la précieuse collection de mes livres sur la Médecine infantile. Elle est assez riche sur cette matière ; elle l'aurait été bien davantage, si presque toujours *non mihi fuisset curta suppellex*.

HIPPOCRATE et GALIEN. — Vous trouverez dans le premier une excellente division des maladies des enfans, des aphorismes dignes de toute votre attention, et des faits sur lesquels vous pourrez appuyer votre pratique. Je vous en ai déjà indiqué plusieurs dans ce Mémoire : les œuvres de ce grand homme en renferment d'autres, que vous devez chercher avec soin : Vous trouverez dans l'hygiène du second, et ses nombreux traités sur toutes les parties de notre art, des vues précieuses sur l'objet de ces études. Sachez les extraire de ses volumineux écrits. Les tables de Gesner, et l'abrégé de Galien, par Lacuna, vous seront à cet égard d'un grand secours.

Gardez-vous d'imiter ces docteurs imberbes qui, de nos jours, ont contracté, je ne sais sous quels auspices, l'impertinente habitude de parler de Galien avec irrévérence. Ces écoliers n'ont jamais lu quatre lignes des ouvrages du médecin de Pergame ; ils ne connaissent pas surtout ce système dont l'admirable liaison et le mécanisme parfait annoncent le génie de l'inventeur. Je ne dirai plus qu'un seul mot : Le galénisme a exercé pendant plus de quinze cents ans la plus puissante des influences ; et, quoique fassent

les solidistes, cette influence dure encore. Savez-vous pourquoi ? C'est que ce colosse n'avait pas été construit avec des pieds d'argile.

MERCURIALIS : *De morbis puerorum*. — Ce médecin a très-bien connu les accidens produits par une dentition laborieuse ; son ouvrage mérite d'être lu, quoiqu'il soit rempli d'un tas de formules inutiles et d'une polypharmacie devenue aujourd'hui bien ridicule.

HARRIS : *De morbis acutis infantum*. — Ce médecin mit à la mode les absorbans, et il en abusa. Il croyait que toutes les maladies des enfans étaient produites par une humeur acide. C'est à la recommandation de Sydenham qu'il composa son ouvrage.

ROSEN : *Traité des maladies des enfans*. — Nous devons la traduction de cet ouvrage au savant et laborieux Lefebvre de Villebrune. Le Traité du médecin suédois renferme d'excellens préceptes sur le régime des nouveaux-nés, sur les causes et le traitement des maladies des enfans ; il est surtout extrêmement sévère sur le choix des nourrices étrangères. Il a composé sur les ruses et les artifices de ces femmes mercenaires une description curieuse ; vous la trouverez traduite en français dans l'*Anarchie médicale* du naturaliste Gilibert, célèbre médecin de Lyon.

UNDERWOOD : *Traité des maladies des enfans*. — C'est un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur la Médecine infantile : L'auteur y traite des maladies des enfans et de leur éducation corporelle. Le traducteur Villebrune a joint à ce livre quelques morceaux de l'ouvrage d'Armstrong, beaucoup de notes et un chapitre de sa composition sur le lavage et les bains des enfans à l'eau froide. Il combat cet usage par l'autorité, les faits et les raisonnemens puisés dans la saine physique.

M. BAUMES, professeur à Montpellier : *Mémoires sur*

l'ictère des nouveaux-nés, sur le carreau, sur la dentition et les accidens fâcheux qu'elle produit, et sur les affections scrophuleuses. — Ces Ouvrages annoncent un savant médecin et un observateur judicieux. Ils ont tous mérité à leur auteur des palmes académiques.

DÉSESSARTZ : *Traité de l'éducation corporelle des enfans en bas-âge.* : La première édition parut en 1760, et la seconde 40 ans après. Ce médecin paraît, dans tout son livre, animé d'un amour sincère pour les enfans et pour l'humanité. Désessartz a aussi écrit un bon Mémoire sur le croup. C'était un praticien d'une grande expérience. Il raconte, dans l'avertissement de son livre, une anecdote curieuse, c'est lui-même qui parle : « Le célèbre Piron, ayant eu connaissance du plan d'éducation que J.-J. Rousseau s'était tracé pour son Émile, et qui ne commençait qu'au moment où celui-ci sortait des mains de sa nourrice, exhorta le philosophe genevois à faire remonter ses conseils jusqu'à l'instant où l'enfant sortait du sein de sa mère. Rousseau s'excusa sur ce que les soins qu'exigeait le nouveau-né regardaient plutôt les médecins, les accoucheurs et les sages-femmes, que les philosophes, et sur ce qu'il ne s'en était jamais occupé. L'auteur de la Métromanie lui remit alors mon ouvrage, qu'il venait de lire, lui promettant qu'il y trouverait tout ce qui était nécessaire pour compléter son plan : Le père d'Émile accepta le livre ». Chacun sait que Rousseau ne cita pas une seule fois Désessartz, dans son Émile; il eut tort sans doute, d'autant plus que le médecin de Paris eut la délicatesse de ne point s'en plaindre.

JENNER et SES DISCIPLES : — Tout le monde connaît aujourd'hui la découverte du médecin anglais. Que de livres pour et contre la vaccine ! Nous sommes très-riches sur ce sujet. La bibliothèque de Ploucquet, qui a paru en 1808, indique près de quatre cents écrits sur cette pratique :

ce n'est donc point exagérer que d'en porter aujourd'hui (1819) le nombre à plus de mille. Vous lirez les principaux, et vous négligerez le reste : Il faut savoir choisir avec sagesse, *in tantâ farragine rerum*.

M. le Dr. RIGAL, chirurgien à Gaillac. — Vous serez bien aise de connaître tous les rapports que ce praticien a fait imprimer sur la vaccine ; ils contiennent des faits intéressans et des réflexions très-judicieuses. M. Rigal, qui s'est montré l'un des plus ardens et des plus éclairés propagateurs de la vaccine, fait honneur au département du TARN, par ses lumières, par son habileté dans la pratique chirurgicale, et surtout par ses vertus.

ALPHONSE-LEROY : *Médecine maternelle, ou l'Art d'élever et de conserver les enfans*. — Cet ouvrage est un des meilleurs que nous ayons sur le sujet qu'il traite. Il contient des vues neuves, des réflexions qui n'appartiennent qu'à l'auteur qui, le plus souvent, pense d'après lui-même. Il se distingue aussi par un style piquant et original. Malheureusement Alphonse-Leroy a parsemé son livre de raisonnemens chimiques, qui, selon moi, le déparent beaucoup, *chemiæ usus in medicinâ ferè nullus*. C'est le grand chimiste Stalh qui a prononcé cet oracle, auquel j'ai toujours ajouté beaucoup de foi.

Alphonse-Leroy est encore auteur d'un bon ouvrage, ayant pour titre : *Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans*, dans lequel il a rassemblé les argumens les plus décisifs contre le maillot, les corps, en un mot, contre toute espèce de vêtement qui gêne la liberté des mouvemens.

J.-P. FRANK : *Traité sur la manière d'élever sainement les enfans* ; traduit de l'allemand par BOEHNER. — Cet ouvrage est court ; mais il est excellent, puisqu'il embrasse, en très-peu de pages, tout ce qu'il y a de plus indispensable

dans l'éducation des enfans : vous y lirez avec plaisir les faits ombrenux qui y sont rapportés : L'auteur discute avec force et impartialité les opinions contraires , qu'il ramène toujours aux véritables principes. Frank avait le rare talent de la concision et de la précision.

BUFFON. — Quoique les moîécules organiques ne soient plus admises aujourd'hui , vous devez lire avec soin ce qu'un grand homme a écrit sur les âges de l'homme et sur la nutrition. BONNET et SPALLANZINI. — Ces deux grands observateurs du siècle dernier ont ruiné les théories et les systèmes du naturaliste de Monbar ; mais il n'en est pas moins vrai que Buffon fera toujours honneur à la France , par son rare génie dans l'art d'écrire. Sa sublime éloquence fait aimer l'histoire naturelle , et l'on n'oubliera jamais ses belles descriptions , où le talent de peindre se joint à l'exactitude des détails et au coloris le plus parfait. Quelques nomenclateurs modernes , qui ne veulent examiner un oiseau que par la patte et par le bec , et qui sont très-habiles à vous décrire les mandibules et les antennules d'un insecte , parlent , depuis quelque temps , avec une espèce de dédain superbe , des trente-six volumes in-4°. de l'Histoire-Naturelle de Buffon. Il est utile sans doute qu'il y ait des Fabricius pour la plus grande gloire de l'entomologie : mais vous trouverez en France , et surtout dans le nord , vingt Fabricius ; et il n'y a eu qu'un Buffon en Europe.

BALLEXSERD : *De l'éducation physique des enfans depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté.* — Cet ouvrage fut couronné par l'Académie de Harlem. Tous les amis de l'enfance ont confirmé le jugement de cette compagnie savante. Lisez avec attention l'ouvrage de Ballexserd.

VENEL : *Essai sur la santé et l'éducation physique des filles.* — Ce mémoire remplit très-bien l'objet que l'auteur s'était proposé.

J.-J. ROUSSEAU : *Emile ou de l'éducation*. — Quoi-
qu'il soit à-peu-près prouvé que le philosophe Genevois n'a
rien dit de lui-même dans les préceptes qu'il donne sur
l'éducation des enfans en bas-âge , cependant nous ne pou-
vons lui refuser une place parmi les écrivains qui ont traité
cet important objet ; puisque c'est véritablement lui qui a
inspiré aux femmes la résolution d'allaiter leurs enfans. On
ne doit attribuer les erreurs dans lesquelles il est tombé ,
qu'à ce qu'il n'avait jamais vu ni suivi des enfans à la mam-
melle. Si le desir qu'il témoigne que l'on lave et que l'on
baigne à l'eau froide les enfans nouveaux-nés , et qu'on les
tienne presque nuds , a fait beaucoup de mal , on doit
moins s'en prendre à lui , qui déclare formellement que
cette méthode ne doit pas être adoptée à la rigueur pour nos
enfans , qu'aux enthousiastes qui , sur ce point , comme sur
beaucoup d'autres , ont enchéri sur ses opinions et les ont
dénaturées. (*Déssartz* , page 458).

RAULIN : *De la conservation des enfans , etc.* — L'ou-
vrage de cet auteur est resté incomplet. Il est néanmoins
utile de le consulter pour une bonne description qu'il
donne des aphthes ou millet ou blanchet des enfans.

LEVRET : *Nouvelle observation sur l'allaitement des
enfans , etc.* — Dans cet ouvrage , l'auteur s'est particuliè-
rement attaché à exposer les obstacles qui rendent l'allaitement
difficile et même impossible , soit qu'il provienne de
l'état du sein de la mère , soit de la conformation vicieuse
de l'enfant , et il donne les moyens d'y remédier. Aucun au-
teur n'a mieux traité que Levret , la matière dont il est ici
question. Vous devez le lire et l'étudier avec soin.

LANDAIS : *Dissertation sur les avantages de l'allaitement
des enfans par leur mère*. C'est un des meilleurs ouvra-
ges que je connaisse sur cette matière importante. L'auteur
prouve par des argumens sans réplique tous les avantages

qui résultent de la lactation maternelle dans l'ordre physique, moral et politique.

ANDRY : *Traité de la génération des vers. — Orthopédie ou manière de prévenir et de corriger les difformités du corps chez les enfans.* — Les ouvrages de ce médecin sont diffus : il est utile néanmoins de les consulter. Lisez aussi ce que le même auteur, Auvity et Hulme ont inséré dans les tom. 5 et 8 des Mémoires de la Société Royale de Médecine, sur l'endurcissement du tissu cellulaire chez les nouveaux-nés.

MAHON : *Dissertation sur l'affection syphilitique des nouveaux-nés.* — Bertin a composé un excellent écrit sur le même sujet.

STRACK : *De crustâ lacted.* — Vous trouverez ce Mémoire traduit et inséré dans mon journal des Mères de Famille. Lisez aussi à cet égard Rosen, Underwood, Chambon et le beau traité de *morbis cutaneis*, de Lorry.

PORTAL : *Observations sur la nature et sur le traitement du rachitisme ou des courbures de la colonne vertébrale et de celles des extrémités supérieures et inférieures.* — Cet ouvrage renferme des vues très-judicieuses et un grand nombre d'observations qui annoncent le praticien savant et habile.

ALBERS et JURINE. Voyez l'extrait de leurs ouvrages sur le croup, dans le rapport de la commission dont j'ai déjà parlé.

VIEUSSEUX, médecin à Genève. *Mémoire sur le Croup, ou angine trachéale* qui a obtenu la première mention honorable dans le concours ouvert sur cette maladie. La commission qui jugea les mémoires, s'exprime de la manière suivante sur celui du docteur Vieusseux : « En général l'ensemble de l'ouvrage annonce un observateur instruit et un praticien exercé. Le style en est un peu négligé ; mais

les idées en sont bien liées, les principes clairement établis, et les conséquences exactement déduites ».

J.-M. CAILLAU. *Mémoire sur le Croup*, qui a obtenu la seconde mention honorable, etc. Les juges du concours disent : « C'est surtout la partie pratique de ce mémoire qui a fixé l'attention de la commission. Le style, sans être toujours pur ni correct, a néanmoins quelque chose de vif et d'original qui attache le lecteur, etc ».

DOUBLE, médecin à Paris. *Traité du Croup*. — Ouvrage qui a obtenu la troisième mention honorable, etc. La commission du concours dit, en parlant de ce traité : « C'est à la partie pratique du mémoire précédent que nous avons adressé nos éloges; c'est aux parties accessoires que nous les adressons ici. Ce mémoire est le fruit d'un grand travail et suppose des connaissances très-étendues; on regrette seulement de ne pas y trouver toujours cette exactitude et cette sévérité d'observation, qui doivent faire le principal mérite d'un ouvrage de médecine ».

VALENTIN (Louis), médecin à Nancy. *Recherches historiques et pratiques sur le Croup*. — Je ne sais si l'attachement que je porte à l'auteur m'abuse sur le mérite de son ouvrage; mais je n'hésite point à déclarer que je regarde le mémoire de M. le docteur Valentin comme supérieur à tous ceux qui ont été publiés sur le croup. Cet ouvrage est le fruit d'une correspondance très-étendue, d'une pratique savante et heureuse, et d'une érudition toujours opportune. Nous sommes très-riches aujourd'hui sur cette angine si souvent funeste : mon catalogue particulier renferme plus de deux cents articles sur ce sujet. *Sobrii estote* dans vos lectures. Je dirai néanmoins que les mémoires sur le croup, par MM. Désessartz, Alphonse Leroy et Portal, méritent d'être distingués *in gurgite vasto*.

Sur la petite-vérole et l'inoculation, sur la vaccine et son

histoire, vous devez consulter le traité de Dimsdale, traduit par Fouquet; celui de Gandoger, revu par L. Valentin et Dezoteux, et les mémoires du célèbre Lacondamine; une dissertation très-bien faite de Cusson, médecin de Montpellier, intitulée : *Recherches sur les irrégularités que présente quelquefois dans sa marche, la petite-vérole inoculée, et sur la confiance que méritent ces sortes d'inoculations irrégulières*. Séance publique de la Société Royale de Montpellier. Sur la vaccine, et sur tout ce qui concerne cette intéressante découverte, voyez les traités de Jenner, de Voodville, la Bibliothèque britannique où le savant Odier consigna le premier la traduction des ouvrages anglais sur cette matière; les traités d'Aubert, de Decarro, de Pearson, de Colon, de Moreau, d'Husson, etc.; lisez même les contradicteurs, les adversaires de la vaccine; ne soyez jamais du nombre des médecins enthousiastes et fanatiques; écoutez tout le monde, pesez les raisons et les objections; ne vous décidez jamais que d'après l'expérience.

Sur les vers et les affections vermineuses : Lisez et relisez le beau chapitre du traité des maladies des enfans, de Rosen; sur cette matière, il vous tiendra lieu de beaucoup de livres : consultez en même temps les traités de Van-Doeveren et de Van-Phelsum et de Blooch.

Sur l'hydrocéphale interne : Voyez un mémoire d'Odier, inséré dans le troisième volume des mémoires de la Société Royale de Médecine, les ouvrages de Wyth, de Watson; les maladies des nerfs par Tissot, tom. 3, seconde partie; le mémoire de M. Coindet, couronné par la Société Royale de Médecine de Bordeaux, et les dissertations sur le même sujet auxquelles l'Académie de Dijon vient d'accorder récemment des palmes honorables.

Sur les fièvres intermittentes des enfans : Consultez Rosen et Buttler. Souvenez-vous bien que quelques-unes de ces

fièvres ne doivent être guéries qu'avec la plus grande circonspection. Je les ai vues quelquefois délivrer les enfans de scrophules assez rebelles, d'un rachitis commençant, et d'engorgemens abdominaux assez graves.

Sur l'imperforation de l'anüs : Voyez le Mémoire de Vicq-d'Azyr, encycl. méthod. Méd., tom. 2, article anus. Ce Mémoire est un chef-d'œuvre.

Sur les vices qui gênent la lactation : Consultez Levret, Journal de médecine, année 1772 ; Petit, Mémoires de l'Académie de chirurgie ; Morgagni, tom. 2, pag. 579.

Sur les autres vices de conformation : Lisez Haller de monstris ; les considérations sur les corps organisés, par Bonnet, tom. 2 ; Heister, passim ; Buffon, pour le strabisme.

Sur la médecine légale infantile : Consultez Morgagni, Hoffmann, Heister, Haller ; l'article Docimasie pulmonaire, par Mahon, encycl. méth. Méd., tom. 7, pag. 482, et le second volume de l'excellent ouvrage de Fodéré, sur la médecine légale.

VAN-HELMONT : *Infantis nutritio ad vitam longam.* — Vous trouverez dans cet écrit des idées neuves et piquantes, comme dans tous les ouvrages de cet auteur plein de génie. Frappé des nombreux inconvéniens qui résultent quelquefois de l'allaitement maternel et des fraudes de toute espèce, inventées par les nourrices, le médecin de Bruxelles voulut substituer au lait une bouillie hollandaise dont nous avons déjà parlé. Quelques-uns de ses essais furent heureux, j'en conviens : mais faut-il pour cela proscrire le lait maternel ; cette substance douce, pleine de vie, au moment où le nourriçon la suce sur le sein de sa mère, et qui est parfaitement élaborée pour son organisme délicat ? J'aime beaucoup Van-Helmont et tous les ouvrages originaux qui le dis-

tinguent de la foule des écrivains sans génie... Mais je ne puis adopter son opinion.

ETTMULLER : *Valetudinarium infantile*. — Cet ouvrage se trouve dans la volumineuse collection de ce médecin, qui a très-bien connu les inconvéniens de la bouillie ordinaire, et auquel nous devons de sages réflexions, surtout pour le temps où il écrivait sur les altérations de la faculté digestive. Il a aussi composé un ouvrage curieux, *de fascinatione puerorum*, sur l'ensorcellement des enfans. Le siècle d'Ettmuller était celui des sortilèges, des amulettes, des talismans et des anneaux constellés. Il y avait à cette époque beaucoup de sorciers : et il fallait bien qu'il y en eût, dit Voltaire, puisqu'on en brûlait. La race n'en est pas encore tout-à-fait perdue : vous en trouverez un grand nombre dans le Bas-Médoc ; j'en suis certain ; car j'en ai vus, de mes propres yeux, vus. J'ai été plusieurs fois consulté pour les résultats de leur maléfice. Je ne vous assure pas qu'ils prédisent l'avenir d'une manière bien juste ; mais le fait est que dans le Médoc et ailleurs, on ajoute foi à leur puissance. Si vous voulez rire et vous délasser, lisez les disquisitions magiques de Delrio, la démonomanie de Bodin, et surtout le fameux traité *sur l'inconstance des démons* par notre célèbre président de Lancre, qui fut toute sa vie occupé à donner la chasse aux sorciers, et qui en fit brûler un bon nombre, pour sa part. *O vanas hominum mentes ! ó pectora cæca !*

SCÉVOLE-DE-SAINTÉ-MARTHE : *Paedotrophia, sive de puerorum educatione*. — C'est à la tendresse que Scévole-de-Sainte-Marthe avait pour ses enfans, que nous devons cet excellent poëme. Vous trouverez des détails curieux à cet égard dans la préface de son livre.

BROUZET : *Essai sur l'éducation médicale des*

enfants. — Ce traité renferme d'excellentes vues sur l'éducation corporelle et les maladies infantiles. Il en signale quelques-unes dont les autres médecins n'avaient point parlé; le *syriasis* par exemple.

CAMPER : *De infantum regimine.* — Cette dissertation mérite d'être lue comme tous les autres ouvrages de cet auteur.

DESBORDEAUX : *Nouvelle orthopédie, ou précis sur les difformités que l'on peut prévenir ou corriger dans les enfants.* — Cet ouvrage est une nouvelle édition revue et corrigée du traité d'Andry sur le même sujet. Voyez ce qu'on en dit dans le journal de Corvisart et Leroux, onzième volume, pag. 297.

FRIEDLANDER : *De l'éducation physique de l'homme.* — Cet ouvrage est plein de faits curieux; mais en même-temps de détails que tout le monde connaît et que l'auteur aurait dû supprimer. Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant. Ce médecin, page 450 de son livre, dit : « Il serait utile de savoir dans le plus grand détail, tout ce qui a rapport au physique des têtes extraordinaires, non-seulement pour un individu, mais pour ceux de la même trempe, afin de voir d'après quelles lois se trouvent réunies dans leurs opérations diverses, les facultés du corps et celles de l'esprit... Celui-ci naîtra avec une imagination semblable à celle de Platon ou de l'Arioste : celui-là, avec le jugement d'Aristote ou de Bacon. Tel aura de l'esprit comme Voltaire, ou la sagacité de Bayle; tel autre excellera dans l'art des combinaisons, ou de l'analyse abstraite ». On voit que M. Friedlander appartient à la secte des Gallistes qui fait tous ses efforts pour prendre la nature sur le fait, et pénétrer des mystères impénétrables. Que les disciples de Gall prennent patience comme tant d'autres : le second mode

d'existence de l'homme sera pour eux un jour d'éclatantes lumières, qui dissipera bien des ténèbres.

Sur l'éducation morale et pour l'instruction de vos propres enfans, ayez l'histoire intéressante de Joseph, de Ruth et de Tobie, dans l'écriture sainte, et les imitations charmantes faites à cet égard par Florian : lisez aussi le *Traité de l'éducation des filles*, par Fénelon; les *Vies des hommes illustres*, par Plutarque; les *OEuvres de Bernardin-de-Saint-Pierre*; celles de madame de Genlis, en faisant à cet égard le choix nécessaire : *l'Ami des enfans*, par Berquin; *l'Essai sur l'éducation*, par madame Edgeworth; la *Théologie naturelle* de Derham; la *Contemplation de la nature*, par Bonnet, et quelques autres ouvrages de ce genre.

J'ai connu une jeune femme, mère de trois enfans : quoiqu'elle fut dans l'âge de plaire et de jouir de tous les agrémens de la société, cette respectable dame se retira à la campagne et y vécut trois ans dans la solitude la plus absolue. Elle se livra presque entièrement à la lecture des bons livres de morale pour servir à l'éducation de ses enfans. Elle fit surtout des extraits dans les ouvrages que je viens de citer, et sut accommoder, avec une rare sagacité, l'instruction contenue dans les divers chapitres de son livre à l'intelligence de ses élèves. Cette composition, qui supposait beaucoup d'esprit et beaucoup de patience, formait trois volumes in-4°, divisés par cahiers de six feuilles chacun. Des desseins fort jolis, tirés de la bible, de quelques quadrupèdes, de plusieurs papillons, d'un grand nombre d'insectes, et d'un plus grand nombre de plantes, ornaient cet ouvrage qui me parut d'un prix inestimable. Il serait bien à désirer qu'il fut un jour publié et mis entre les mains des mères de famille qui attachent un grand prix à l'éducation de leurs enfans.

ÉPITRE

A UNE JEUNE MÈRE

SUR L'ÉDUCATION MORALE DE SON FILS.

ENFIN après dix ans du plus doux hyménée
Clara, tu vois briller cette heureuse journée
Où le ciel terminant un destin trop cruel
Voulut remplir le vœu de l'amour maternel.
Un fils vient se placer à côté de ta fille,
Et soutenir l'espoir d'une noble famille.
Que de soins tu promets à cet être nouveau !
Tes amis les plus chers entourent son berceau :
J'ai partagé moi-même, en cet instant d'ivresse,
Et leurs transports de joie, et leurs chants d'allégresse :
Mais, plus calme aujourd'hui, je viens, pour t'obéir,
Te dire les devoirs qu'il te faudra remplir.
Je n'entends point ici, par un langage austère,
Sur ces devoirs sacrés effrayer une mère :
Non, je veux seulement dans un court entretien
Faire parler mon cœur, intéresser le sien,
Sur l'art de gouverner, d'instruire la jeunesse,
Par d'utiles conseils éclairer sa tendresse,
Et lui montrer, comment à la sévérité,
Il faut, avec prudence, allier la bonté :
Je suis vieux, et je t'aime, et tu sais qu'à mon âge
On doit avoir du moins la sagesse en partage.
Celui qui doit un jour commander aux mortels
Sollicite d'abord les secours maternels :

Et cet être imparfait, que le ciel te confie,
A besoin qu'on le guide en commençant la vie.
Les sens et la raison, trop souvent ennemis,
Ne règnent pas encor, languissent assoupis.
Mais, bientôt par degrés, la faible intelligence,
Se forme, s'agrandit, dévoile sa puissance :
De nobles facultés s'exercent tour à tour.
L'œil s'anime, s'instruit à l'éclat d'un beau jour,
Et l'homme-enfant, déjà, sur le sein de sa mère,
A su, pour l'avenir, percer plus d'un mystère.
Tel Gustave en croissant va montrer à nos yeux
Et sa grace naïve et ses folâtres jeux,
Et les premiers essais de sa force naissante :
Pour des parens charmés, image attendrissante !
Déjà nous l'entendons, et docile à tes lois,
Par des signes divers il répond à ta voix ;
Le désir expressif se peint sur son visage,
Son regard, son maintien, son geste est un langage :
Il supplie et commande, il veut et ne veut pas ;
L'amour et le besoin le jettent dans tes bras :
Il connaît près de nous le prix de la tendresse,
La crainte d'un refus, l'espoir d'une caresse,
Se souvient du passé, redoute la douleur.....
Eh bien, c'est le moment de parler à son cœur :
Puisqu'il devient sensible, il saura te comprendre :
De bonne heure, Clara, tu dois lui faire entendre
Que le ciel, la raison, et la maternité
Consacrent à ses yeux ta sainte autorité.
L'âge mûr se souvient des leçons de l'enfance.
Que Gustave, d'abord, plein de reconnaissance,
Connaisse par tes soins, quoi qu'il soit jeune encor,
De la religion l'ineffable trésor :
Ses bienfaits si nombreux, ses plus douces conquêtes,
Surtout ses chants de joie, et ses habits de fêtes.

Sans doute il ne faut point , dans un discours pompeux ,
Lui montrer savamment et la terre et les cieux ,
Ni de l'astre du jour l'éclatante merveille ,
Et de grands mots sans cesse épouvanter l'oreille.
Sans l'élever si haut , descendons jusqu'à lui :
Evite en instruisant d'inspirer de l'ennui.
L'enfant croît , il suffit : la raison avec l'âge ,
donnera de la force à son pieux hommage :
D'ailleurs, un seul brin d'herbe, en tout temps, en tout lieu,
Est un livre assez beau qui nous révèle un Dieu ,
Et je n'ai pas besoin de la philosophie
Pour voir, pour admirer sa puissance infinie.
Hélas ! en ce moment , où des mortels pervers (1)
Se livrant , sans rougir , aux plus honteux travers ,
Insultent aux vertus et détruisent en France ,
Et les lois , et les mœurs , et l'antique croyance :
Clara, que deviendront les oracles sacrés ,
Et de nos bons ayeux les dogmes révévés ?
Ah ! gardons-les sans tâche au sein de ma famille ,
Que toujours respectés , de ton fils , de ta fille ,
Ces principes si purs , ces dogmes consolans ,
Instruisent leur enfance et charment leurs vieux ans !
Mais déjà sous les yeux d'une mère chérie
Un enfant qu'elle adore avance dans la vie.
Sous le toit paternel il est captif encor ;
Avec ses compagnons , bientôt prenant l'essor ,
Dans la première fleur de la fraîche jeunesse ,
Il lutte de vigueur , et de grâce et d'adresse :
Fait , poursuit et refait des projets d'un moment ,
De ses propres travaux se joue incessamment ,

(1) En 1793.

Et plein d'illusion, dans ses libres caprices,
Du printemps de sa vie il goûte les délices.
Un récit, quel qu'il soit, avec avidité,
Alors de cet enfant, est toujours écouté,
Un instinct curieux le presse, le tourmente.
Raconte lui d'Eden l'histoire attendrissante,
De nos premiers parens la faiblesse et l'erreur,
Du féroce Caïn l'exécrable fureur;
Montre ce bon Joseph, aux rives étrangères,
A la Cour d'un grand roi, pardonnant à ses frères :
De Ruth et de Booz, les modestes amours,
Et les premiers plaisirs, et les premiers beaux jours;
Des patriarches rois; de ces pasteurs antiques,
Dont nous vantons encor les vertus domestiques,
Et les lois, et les mœurs, et la simplicité,
Et l'amour si pieux de l'hospitalité.
Par d'autres soins encore, enrichis sa mémoire,
Berquin en ce moment t'offre plus d'une histoire
Qui pourra, de Gustave, occuper le loisir.
Cet auteur sait cacher, sous l'attrait du plaisir,
La leçon du censeur, qui toujours effarouche;
Le vrai n'offense point en passant par sa bouche;
L'utilité chez lui s'unit à l'agrément,
Et les jeunes héros, de son livre charmant,
Cueillent, à la faveur d'un léger badinage,
Et les fruits de l'étude, et les fleurs du bel âge;
Berquin à juste titre est l'ami des enfans;
Combien je le préfère aux modernes romans,
Trop funestes écrits, dont notre imprévoyance,
Surtout, depuis vingt ans, laisse inonder la France!
Ces ouvrages souvent, par un art suborneur,
Égarent à la fois, et l'esprit et le cœur.
Ces tableaux variés, ces brillantes chimères,
Les écrits merveilleux de maux imaginaires,

Ces portraits de héros, rarement vertueux ,
Qu'un adroit romancier fait passer sous nos yeux ,
Sont des pièges dressés à la faible jeunesse.
Comment , après *Faublas*, lui parler de sagesse ,
De préceptes moraux, des lois de la raison ?
C'est envain qu'un mentor embellit la leçon ,
On s'éloigne de lui pour rire avec *Voltaire*,
Et *Candide* sait tout, puisqu'il sait l'art de plaire.
Je n'entends point ici proscrire ces auteurs ,
Qui dans un bon roman savent peindre les mœurs ,
Montrer de la vertu le sacré caractère ,
Et lui donner surtout son air noble et sévère.
Les femmes dans cet art ont brillé quelquefois (2) ;
La sagesse consiste à savoir faire un choix.
N'oublions point d'ailleurs que le bon *Lafontaine*
Disait : » Le conte plaît , nous sommes tous d'Athène ,
» Une morale nue apporte de l'ennui ,
» Le conte fait passer le précepte avec lui » .
Ces vers sont bien profonds ! Sous les traits de la fable ,
Toujours la vérité nous paraît plus aimable ,
Et souvent l'art heureux de plaire au genre humain ,
Est l'art de faire un conte ingénieux et fin ,
Ou contre les erreurs, qui troublent notre vie ,
D'employer à propos l'adroite allégorie.
Ecoute : ce précepte est encore important ;
Veux-tu faire un reproche et corriger l'enfant ,
Ne vas point te livrer à des plaintes frivoles ;
Il faut être avec lui ménager de paroles :
Si tu viens longuement discuter chaque point ,
Il a l'air d'écouter mais il n'écoute point.

(2) On lira toujours avec fruit les ouvrages de MM^{rs}. de Genlis ,
Cottin , Edgeworth et Riccoboni.

Rien de trop est ici la maxime du sage :
Quand un seul mot suffit, à quoi sert une page ;
Un mot dit à propos quelquefois dit bien mieux
Qu'un discours en trois points souvent fort ennuyeux :
Fuis donc le commentaire : une longue sentence
Déplait à tout le monde et surtout à l'enfance.
Mon amié, Clara, ne veut rien te céler,
Il est d'autres devoirs dont il faut te parler.
Ton fils, dont l'ame encor, si naïve et si pure,
Commence à s'émouvoir et s'ouvre à la nature
Va connaître bientôt ce qu'il doit au malheur,
Et surtout au vieillard en proie à la douleur ;
Prêche d'exemple : autour de ton foyer rustique
Fais revivre et régner ce culte domestique ;
Gustave de bonne heure apprendra sous tes yeux
Quels sont les soins touchans, les soins respectueux,
Qu'un bon cœur chaque jour peut rendre à la faiblesse.
J'aime à voir un enfant honorer la vieillesse,
Humilier son front devant ses cheveux blancs ;
Vouloir servir de guide à ses pas chancelans ;
Parler peu, composer son geste, son visage,
Se plaire aux longs discours, au commerce d'un sage,
Et riant d'un récit, plus d'une fois conté,
Lui donner le plaisir de se voir écouté :
Le vieillard est sensible à cette bienveillance :
Alors, nous le voyons, plein de reconnaissance,
Pour l'enfant qui l'écoute, être un nouveau mentor,
Se plaire à diriger, à régler son essor,
Et sans troubler en rien sa douce insouciance
Se servir du passé pour parler de prudence.
Par lui tout l'avenir se découvre à nos yeux :
Ainsi, l'enfant s'instruit, ainsi de ses ayeux,
Jeune encore, il reçoit l'immortel héritage
Et s'enrichit alors des pensers d'un autre âge.

Ce trésor est à lui , mais pour en profiter ,
A ton fils apprends l'art de savoir écouter ,
De parler à propos , de garder le silence :
Cet art depuis long-temps ne brille plus en France.
J'entends des étourdis dont les confuses voix
Dans un cercle nombreux se croisent à la fois :
L'un pour un trait malin sollicite l'éloge ,
L'autre riant tout haut me presse , m'interroge ,
Dispute , contredit , effleure chaque point ;
Je veux glisser un mot , il ne m'écoute point.
Tous ces adolescents pensent faire merveille ,
Ils ne font que du bruit et lassent mon oreille ;
Je garde le silence et gémis en secret.
Puisse Gustave un jour , plus sage et plus discret ,
Dédaigner les travers d'une folle jeunesse !
A nos yeux , attendri , qu'il se montre sans cesse ,
Généreux , indulgent , plein d'égards pour autrui ;
Qu'il soit de l'orphelin le vengeur et l'appui.....
Oui , Clara , je le vois au sortir du jeune âge
De la saine raison emprunter le langage ,
Des grecs et des romains cultiver tous les arts ,
Sur *Cicéron* surtout attacher ses regards ;
Le prendre pour modèle et déployer en France
Dans un noble sénat , cette mâle éloquence ,
Cet art de l'orateur qui sait nous émouvoir ,
Et sur un peuple entier exercer son pouvoir.
Quel triomphe , Clara , pour le cœur d'une mère !
Elle aime dans son fils tout le bien qu'il peut faire :
Il lui doit ses vertus. Ses plus nobles penchans
Sont le fruit , l'heureux fruit des soins les plus touchans.
Geste , maintien , langage , en lui tout intéresse ,
En lui tout est hommage et respect et tendresse ;

Que son heureuse mère en voyant chaque jour
Pour prix de ses bienfaits, s'accroître cet amour,
Conserve bien long-temps sa douce jouissance ;
Le ciel ne lui doit point une autre récompense.

Je termine ici cet ouvrage : puisse-t-il être un monument utile , et fructifier un jour dans vos mains , mon cher fils , mes jeunes collègues ! Puisse-t-il vous servir de guide dans la carrière difficile que vous allez parcourir. Je vous ai communiqué , autant que mes faibles moyens l'ont permis , la substance de toute ma doctrine. Votre zèle constant , vos études assidues (*nulla dies sine lineâ*) , vos méditations profondes suppléeront , je l'espère , à tout ce que je n'ai su dire , et rendront cet opuscule moins imparfait. N'oubliez point surtout la dernière leçon que je vous donne. Si vous voulez être heureux dans le traitement des maladies des enfans , il ne suffit pas d'être un médecin instruit , il faut encore aimer beaucoup , aimer sincèrement ce premier âge de la vie , s'intéresser à ses destinées présentes et même à l'avenir que la Providence Divine lui réserve. Que l'enfant que vous soignez tressaille de joie à votre aspect , qu'il vous attende avec impatience ; que ses mains caressantes pressent les vôtres avec toutes les démonstrations du plaisir qu'il éprouve ! J'ai bien souvent joui de ces scènes touchantes que j'ai décrites dans quelques-uns de mes ouvrages. Eh ! comment ne point se complaire dans la contemplation de la naissance et du premier développement des facultés physiques , intellectuelles et morales de l'enfance ? Qui pourrait demeurer froid à l'aspect des scènes variées , des harmonies ravissantes qu'une mère et son fils offrent à vos regards , lorsque les douces

relations commencent, lorsque les affections d'un jeune cœur tendre et naïf se confondent avec les affections maternelles ! Au récit de Suétone , l'empereur Auguste se plaisait à monter à cheval avec ses enfans sur un long bâton. *Equitabat in arundine longâ*. Notre bon Henri aimait quelquefois à marcher à terre à quatre pattes , comme il le disait lui-même (je ne veux rien changer à son expression), et à courir ainsi ayant le Dauphin sur son dos. On connaît la réponse qu'il fit à un ambassadeur d'Espagne qui le surprit dans cet exercice familial et paternel que le bon Plutarque aurait bien su faire valoir, dans les vies des hommes illustres de l'antiquité. J'aime d'avance ceux qui chérissent les enfans , disait madame Geoffrin : et ce seul mot peint bien toute la sensibilité de cette femme célèbre, dont Marmontel, d'Alembert et Delille ont fait un si bel éloge. Mon cœur est plein encore , mes chers amis , des jouissances que j'ai éprouvées dans mes considérations sur le premier âge de la vie. Je me souviens avec ravissement de ses joies franches et naïves , de ses longues espérances , de ses vastes projets , de ses chagrins passagers , de ses courses dans la campagne , de ses occupations de collège , de ses vacances heureuses.

Les hommes vous flattent et vous calomnient quelquefois dans le commerce de la vie , lorsque vous refusez de servir leurs passions , et de favoriser leurs projets. Les enfans au contraire vous aiment pour vous seuls et sans aucun intérêt pour eux-mêmes. Ils n'ont pas eu le temps encore d'apprendre par cœur le mensonge et l'hypocrisie , les fraudes et les artifices des sociétés civilisées. Vous respirez auprès d'eux , près de ces ames neuves et innocentes , la bonne foi , la candeur , la franchise , tous les sentimens doux et affectueux. Chérissez

donc ce premier âge : le charme qui le recommande est un charme auquel personne ne peut rester insensible. Que tous vos efforts , que toutes vos études tendent à améliorer le sort de l'enfance , à corriger les vices de l'éducation physique et morale , à perfectionner le traitement des maladies nombreuses qui l'assiègent. Vous trouverez votre récompense dans le bien que vous aurez fait , dans le bonheur de rencontrer des amis qui ne sont point ingrats , et sur tout dans la reconnaissance des mères.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

I NTRODUCTION.	pag. 5
-------------------------------	--------

SECTION PREMIÈRE.

<i>Histoire de la Médecine infantile.</i>	II
---	----

SECTION DEUXIÈME.

<i>Considérations anatomiques et physiologiques sur le premier âge de la vie.</i>	19
---	----

SECTION TROISIÈME.

<i>De l'éducation physique et morale des enfans et de l'hygiène infantile.</i>	27
--	----

SECTION QUATRIÈME.

<i>Nosologie infantile.</i>	33
-------------------------------------	----

PREMIER TABLEAU.

<i>Maladies de la première classe.</i>	35
--	----

DEUXIÈME TABLEAU.

<i>Maladies de la seconde classe.</i>	36
---	----

TROISIÈME TABLEAU.

<i>Maladies de la troisième classe.</i>	36
---	----

QUATRIÈME TABLEAU.

<i>Maladies de la quatrième classe.</i>	37
---	----

CINQUIÈME TABLEAU.

Maladies de la cinquième classe. pag. 37

SECTION CINQUIÈME.

Médecine légale infantile. 39

SECTION SIXIÈME.

*Des erreurs populaires concernant la santé et
l'éducation des enfans.* 42

SECTION SEPTIÈME.

Avis et préceptes généraux. 54

SECTION HUITIÈME.

Bibliothèque Médicale infantile. 87

Épître à une jeune mère sur l'éducation de son fils. 101

FIN DE LA TABLE.



